



**Du même auteur,
chez le même éditeur**

Bus errant - *Micro-fictions*, Novembre 2013

MICRO-FICTIONS
CORÉENNES







La bibliothèque des
instruments de musique



KIM Jung-hyuk

LA BIBLIOTHÈQUE
DES INSTRUMENTS
DE MUSIQUE

Micro-fictions

Traduit du coréen par Moon So-young,
Lee Seung-shin, Hwang Ji-young,
Lee Tae-yeon, Jeong Hyun-joo, Lee Goo-hyun,
Aurélie Gaudillat

 Decrescenzo
éditeurs

241, Chemin Saint-François-13710 Fuveau

Ouvrage traduit et publié avec le concours du
Literature Translation Institute of Korea

Titre original : *Akkideuleui doseogwan*

© Munhakdongne, 2008

© Decrescenzo Éditeurs
pour la traduction française

Si vous souhaitez être informé de nos parutions,
n'hésitez pas à consulter notre site
www.decrecenzo-editeurs.com

La couverture de *La bibliothèque des instruments
de musique* a été créée par Thomas Gillant









Kim Jung-hyuk, artiste aux talents variés – tour à tour, écrivain, photographe, illustrateur, disc-jockey, journaliste – porte un regard critique et amusé sur la société coréenne. Il dénonce avec humour toutes les normes, conventions et autres cadres supposés régir la vie des hommes. Dans cette société coréenne où les traces du confucianisme sont encore nombreuses et présentes dans la vie quotidienne, le poids des institutions, à commencer par la famille, joue un rôle prépondérant dans l'éducation des enfants, dans le système scolaire, dans les formes de management au bureau ou à l'usine.

Dans une société très hiérarchisée, il n'est pas toujours bon, ni aisé de se frayer un chemin qui ne ressemble pas à celui des autres. Les Micro-fictions présentées ici sont un appel au droit à la différence, à la diversité, une invitation à ré-inventer les registres de l'action, quitte à ce que cette dernière vienne s'opposer à la raison. Au nom du « Ce qui ne tue pas rend plus fort » l'auteur incite à repenser l'aventure individuelle.

Ces quatre Micro-fictions dévoilent au grand jour des personnages le plus souvent marginaux, décalés, à la recherche d'une place dans une société coréenne où tout va vite, où tout doit aller toujours très vite. Dans un style direct, le narrateur, ou plutôt les narrateurs, qui ne font qu'un, s'intéressent surtout à la mise en perspective de situations dans lesquelles leurs personnages se meuvent.

Les protagonistes suivent – voire subissent – le cours de la vie au gré des événements ou des objets qui les entourent. Les situations sans issue deviennent des tremplins vers de nouvelles vies. Et bien que le narrateur mène la vie dure à ses personnages en les confrontant au processus global face auquel ces derniers semblent impuissants, c'est, en fin de compte, pour mieux les laisser reprendre le contrôle de leur destin.

La réalité décrite est ici impitoyable, reflet des travers de la société contemporaine coréenne, notamment la nécessité de rentrer dans la norme. Il met en scène des personnages victimes d'aléas indépendants de leur volonté – accidenté de la route, séquestré par un maniaque, vendeur de disque généreux, chanteur refoulé – ; et ce qui pourrait marquer le début d'une lente déchéance constitue, non plus un obstacle, mais une étape dans laquelle s'affirme leur originalité.

Avec pour toile de fond des environnements où les rapports humains désintéressés se font rares, l'auteur rappelle un fondamental de la vie : l'épanouissement personnel. Tout individu a le droit d'exister pour ce qu'il est.

Au milieu de la vaste illusion d'une société aliénante où triomphent effacement de soi – interprété à tort ou à raison comme de l'hyper-individualisme – et comportements de masse, l'auteur ouvre à ses personnages la voie de l'accomplissement personnel, faisant ainsi un joli pied de nez aux dictats établis par cette société.

Ces Micro-fictions traitées avec humour et dérision, pourraient tenir lieu de fables débordant d'optimisme pour la jeunesse coréenne en mal de vivre dans une société ayant pour mots d'ordre productivité et rentabilité.

Les personnages de Kim Jung-hyuk se métamorphosent en héros de leur propre vie. Et la décision, consciente ou inconsciente, de devenir ce qu'ils sont constitue la pierre angulaire de ce changement.

Une idée au départ sans but commercial donne naissance à un concept novateur, ici en l'occurrence dans la définition des instruments et de la musique (La bibliothèque des instruments).

La vraie nature d'une personne ne saurait disparaître quand bien même les événements sembleraient se lier pour l'en détourner (Maniaques de vinyles). Un traumatisme, une remise en question deviennent un moteur pour s'affirmer.

Une maladie non identifiée, les changements de travail à répétition, pourtant au hasard des situations les plus désespérées, chacun peut trouver une issue pour continuer à vivre (B et moi).

Il est des choses contre lesquelles l'homme ne peut lutter, plutôt que de s'épuiser vainement pour entrer dans un moule, n'est-il pas préférable d'assumer ce que l'on est et transformer un défaut en talent hors de toutes conventions ? (D le décalé)

L'auteur ne berce pas son public de mièvres histoires aux fins heureuses. Dans ce que nous donne à voir Kim Jung-hyuk, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. En revanche, il ouvre le champ des possibles pour la jeunesse coréenne à qui l'avenir peut paraître bien sombre. Au-delà d'une action sans fondement, Kim jung-hyuk y substitue l'habileté dans la capacité de chacun à se laisser porter par le cours des événements et d'en saisir les opportunités.

Aurélie Gaudillat



TABLE

La bibliothèque des instruments de musique	21
B et moi.....	47
D le décalé.....	73
Les maniaques de vinyles	103



LA BIBLIOTHÈQUE DES
INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Titre original : Akkideuleui doseogwan



C'est injuste de mourir anonyme. Alors que mon corps était projeté dans les airs, cette phrase m'est soudain venue à l'esprit. Sous le choc de la collision, les paysages autour de moi se sont tassés, puis un grand silence s'est fait entendre. Une rupture totale. Je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien, j'étais devenu incapable de penser. Comme si j'étais lentement aspiré dans un trou noir, la tête la première. « C'est injuste de mourir anonyme », cette phrase a protégé ma tête tel un casque de plomb. En m'écrasant au sol dans un grand « boom », j'ai perdu connaissance.

Cette phrase m'a sauvé la vie. Personne ne me croit pourtant j'ai survécu grâce à cette pensée. À ce moment précis, j'ai réalisé pour la première fois que la force de l'esprit pouvait envelopper le corps d'une cuirasse suffisamment forte pour résister à la mort. Allongé sur mon lit d'hôpital, entièrement couvert de plâtre, tel l'abominable homme des neiges, je ressassais cette phrase à longueur de journée. Je ne me rappelais ni comment la voiture m'avait percuté, ni à quelle hauteur mon corps avait été projeté, mais je me souvenais parfaitement de cette phrase. Quand je fermais les yeux, je la voyais écrite à l'infini sur un mur blanc. Quand je les rouvrais, le mur disparaissait mais la phrase était toujours là, elle frétillait dans ma tête comme un poisson dans un bocal. Je vivais avec cette pensée. Chaque soir avant de m'endormir, je la répétais telle une formule magique ; j'avais l'impression que cette phrase pouvait me sauver des dangers de la nuit. Le lendemain matin, j'étais encore vivant.

N, ma petite amie de l'époque, mettait sans cesse de la musique dans ma chambre d'hôpital. Je lui ai parlé de cette phrase qui s'agitait dans ma tête, elle s'est moquée de moi. « Sans doute à cause du choc que tu as reçu à la tête ! » Puis elle montait le volume. Je ne pouvais échapper à ce défilé de sonates, concertos et symphonies. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'entendais ces musiques dont je ne connaissais ni les compositeurs, ni les musiciens. N disait : « La musique est le meilleur remède pour soigner les os brisés ». Pourtant il me semblait que la musique meurtrissait davantage ma chair qu'elle ne soignait mes os. Au moins, j'avais la certitude d'être en vie ; les notes qui flottaient dans ma chambre d'hôpital étaient comme des os échappés de mon squelette.

Trois mois après mon hospitalisation, je tenais à peine debout. Mon tibia gauche était aussi courbé qu'un arc mais cela ne m'empêchait pas de marcher. Je suis retourné sur le lieu de l'accident. Je n'avais rien perdu, je n'avais rien à vérifier, mais pour moi c'était un devoir. J'ai attentivement observé autour de moi, comme si la phrase pouvait être restée au sol. Bien sûr, il n'y avait plus la moindre trace d'accident, plus le moindre débris de verre. Aujourd'hui, quand j'y repense, je me demande s'il ne s'agissait pas d'une sorte de rite. Je voulais sans doute prouver que j'étais encore vivant à l'endroit même où j'avais failli disparaître à jamais.

Cet accident a marqué le début de nombreux changements. Tout d'abord, j'ai quitté mon travail. J'ai parlé de cette phrase à mon chef mais il ne voulait pas que je démissionne. « Arrête de dire des âneries ! Repose-toi aussi longtemps que tu le souhaites et reviens travailler ! Si tu veux parler d'injustice, j'ai bien plus à dire que toi ! » Il ne semblait pas me plaindre. Il m'a demandé quels étaient mes projets, mais je n'en avais pas. J'ai donné ma lettre de démission et j'ai commencé à boire. Mes plaies n'étaient pas tout à fait cicatrisées, et l'al-

cool ne contribuait en rien à mon rétablissement, mais l'ivresse m'aidait à trouver le sommeil. Pour ne pas mourir anonyme, je devais agir, mais j'ignorais par où commencer. J'ai acheté trois cartons de vin blanc premier prix dans un centre commercial, j'en buvais une bouteille par jour. Le goût aigre des premières gorgées m'a fait regretter de ne pas avoir orienté mon choix vers un vin plus cher mais avec le temps je m'y suis habitué. Chaque soir, lorsque la bouteille était presque vide, je devenais écarlate et le sommeil m'envahissait. Pour rassurer ma petite amie, je lui expliquais que c'était juste pour me réchauffer et qu'elle ne devait pas s'inquiéter. En réalité c'était le premier symptôme de l'alcoolisme, je n'étais pas dupe. L'alcool libérait mon corps de cette phrase, il effaçait ma peur de ne pas me réveiller le lendemain... Cette seule raison suffisait à justifier mon penchant pour l'alcool.

Un mois s'est écoulé. Déboucher une bouteille de vin par jour, ou dormir complètement ivre dans un coin de la chambre, cette routine n'aurait jamais connu de fin si je n'avais pas vu le magasin d'instruments de musique au centre commercial. Pour autant, je ne renie rien de mon passé. En fin de compte, la vie n'est qu'une succession de circonstances : l'accident a fait émerger cette phrase, la phrase m'a conduit à l'alcoolisme, et l'alcool m'a permis de découvrir le magasin d'instruments de musique. La vie change au gré d'événements sans lien apparent, comme un collier dont on enfle les perles. Continuer ce collier, n'est-ce pas ça le but de la vie ?

En un mois, j'ai vidé les trois cartons de vin blanc, je suis donc retourné au centre commercial pour acheter d'autres bouteilles. Face à l'escalator qui descendait au sous-sol, se trouvait un grand miroir, j'ai détourné mon regard pour ne pas voir le reflet de mon affreux visage. En voyant les décorations de Noël étinceler sur les murs des magasins, j'ai soudain réalisé que les fêtes

de fin d'année approchaient. J'avais descendu environ un quart de l'escalier mécanique quand le piano dans le magasin au rez-de-chaussée m'a sauté aux yeux. Je me souviens encore du prix écrit sur l'étiquette posée sur le clavier. En temps normal, j'aurais considéré que je n'en avais pas les moyens, mais ce jour-là, je me suis surpris à dire : « Un piano ne coûte pas si cher finalement ! » Sur mon compte épargne, il y avait les dommages et intérêts perçus à la suite de l'accident, ainsi que mes indemnités de fin de contrat. Près du piano, de la guitare et du violon, d'autres instruments étaient exposés tels des jouets dans une vitrine. En voyant les instruments depuis l'escalier mécanique, j'ai pensé à ma petite amie ; elle s'occupait d'une petite école de musique avec une copine. À chaque fois qu'elle écoutait des albums d'artistes renommés, elle soupirait. Si un talent hors pair la laissait de marbre, elle se sentait minuscule face au son du violon. Je lui disais : « On ne joue pas seulement avec l'instrument, on joue aussi avec l'âme ! ». Je n'y connaissais rien en musique, peut être l'avais-je vexée. Je suis rentré dans le magasin.

Le prix très abordable des violons m'a surpris. J'en ai compris la raison après les avoir observés attentivement. Ces instruments étaient de piètre qualité et ne produisaient qu'un son médiocre, finalement, j'ai renoncé à en acheter un. Je suis rentré chez moi avec un carton de vin.

Le lendemain, j'ai annoncé à ma petite amie que je voulais lui offrir un violon. Sans perdre une minute, elle m'a emmené faire les magasins. Je redoutais qu'elle choisisse un violon hors de prix, mais au fond de moi, je me disais que dépenser tout mon argent était sans importance.

Lui offrir un violon serait plus gratifiant que d'acheter de l'alcool. Une fois mon compte bancaire vidé, je parviendrais peut-être à redonner un sens à ma vie.

Nous avons commencé la tournée des boutiques

d'instruments de musique. Au début, je voulais simplement acheter un violon à un prix raisonnable, je n'avais aucune intention de m'y intéresser. Mais au fur et à mesure, j'ai pris plaisir à contempler les instruments en compagnie de ma petite amie. Les blessures à mes jambes n'étaient pas complètement guéries, mais j'avais survécu à l'accident et je marchais à côté de N, cela suffisait à me rendre heureux. Au fil de nos discussions, j'ai soudain éprouvé une irrésistible envie d'apprendre à jouer d'un instrument.

— Tu voudrais jouer de quel instrument ?

— Peut-être... du piano. J'ai de grandes mains...

— Tu sais, ce qui compte c'est la longueur des doigts et non la taille des mains. Tu risques de frapper deux touches en même temps, non ? Enfant, as-tu appris à jouer du piano ?

— Non, jamais.

— Que faisais-tu alors ?

— Du taekwondo.

— Je vois, c'est plus utile dans la vie !

— Pas vraiment.

— Si tu le dis...

— J'aime le son du violoncelle. Est-ce difficile d'en jouer ?

— Le violon ne t'intéresse pas ?

— Pourquoi ? Tu veux m'apprendre ?

— C'est un problème pour toi ?

— Je n'aime pas le son du violon. Il me perturbe.

— C'est parce que tu n'en perçois pas toutes les subtilités.

— Les subtilités ? Si je les percevais, ce serait pire !

— Pfff, dans ce cas, fais ce que tu veux. Le piano ou le violoncelle, peu importe...

J'avais révélé mon souhait d'apprendre à jouer d'un instrument pourtant, je me sentais incapable d'aller au bout de mon idée. Non seulement, mes connaissances en musique étaient médiocres mais surtout, je n'arrivais

pas à concevoir l'utilité d'un tel apprentissage pour la vie quotidienne. Ma principale préoccupation était de trouver un moyen pour ne pas vivre « anonyme » et connaître un destin hors du commun qui me ferait passer à la postérité.

La dernière boutique disposait d'une riche collection d'instruments. *Musica* était le magasin préféré de ma petite amie. Les instruments soigneusement disposés étaient aussi nombreux que dans un musée dédié aux instruments de musique. J'ignorais selon quels critères avaient été ordonnés les instruments, mais un simple coup d'œil suffisait à mesurer l'attention accordée à cette tâche.

— Bonjour Mademoiselle, vous êtes de retour. Je n'ai pas encore reçu l'arrivage d'instruments d'occasion.

— Pour une fois, ce n'est pas le but de ma visite. Cher monsieur, vous avez devant vous mon nouveau sponsor ! C'est un as de l'arnaque ! Il vient de réussir un gros coup, un faux accident de voiture ! Avec ce fric, il va m'acheter un violon d'enfer !

— Dans ce cas, je suis contraint de vous refuser toute vente. On ne peut acheter des instruments de musique avec de l'argent sale.

— Si l'on achète un instrument avec de l'argent sale, il produira un mauvais son, n'est-ce pas ?

— Oui, le son sera tronqué.

— Parfait ! C'est exactement ce que je recherche !

Le patron du magasin et ma petite amie menaient la conversation rondement. Leurs répliques étaient réglées comme du papier à musique, comme s'ils avaient travaillé ce numéro depuis longtemps. Elle me faisait passer pour un malfrat, cette idée ne me déplaisait pas. Je l'écoutais comme si cet accident n'était qu'un rêve, comme si je n'avais jamais été blessé.

Le patron ne semblait pas appartenir au monde de la musique, mais il m'a fait bonne impression. Je suis

immédiatement tombé sous le charme de sa moustache. Il la laissait sans doute pousser pour ressembler à un artiste, lui qui n'avait aucun lien avec la musique. Cette idée me le rendait encore plus sympathique même si elle ne lui plaisait pas trop ; il me l'a avoué par la suite, je n'avais pas complètement tort. Quand il plaisantait avec ma petite amie, à chacun de ses sourires sa moustache s'abaissait, comme une montagne qui s'ouvrait sur une plaine. Emervillé, je pouvais rester de longs moments à la regarder comme si je contemplais un paysage.

— C'est mon petit ami.

Après un long échange de plaisanteries, N m'a enfin présenté. Le patron sourit de nouveau, faisant disparaître la montagne dessinée par sa moustache. Les yeux fixés sur les violons, ils ont continué à discuter. Le jargon technique sonnait à mes oreilles comme une langue étrangère. Pour passer le temps, je frappais légèrement les touches d'un piano, ou je pinçais les cordes d'un violoncelle exposé dans un coin. Depuis un moment, le patron avait haussé le ton.

— Vous êtes d'accord avec moi, cette classification est complètement fautive, n'est-ce pas ?

— Oui, mais c'est la plus répandue. La changer maintenant serait insensé, non ?

— Qu'en pensez-vous Mademoiselle ? Le violon fait-il partie des instruments à cordes ?

— Le violon a des cordes, c'est indéniable.

— Selon cette logique, le *janggu*¹ est également un instrument à cordes. Les liens qui tendent les peaux sont, en quelque sorte, des cordes.

— Monsieur le sophiste, ces « cordes » ne produisent pas le son !

— Comment ? N'ajuste-t-on pas le son grâce à ces cordes...

1. Tambour coréen

— Oui mais on ne joue pas du *jangu* avec les cordes !

— Et pourquoi pas ? Si l'on frappe ces cordes, cela produira un son semblable au bourdonnement d'un moustique !

— Mais cela ne sera pas de la musique !

— Maintenant, passons au piano. Est-ce un instrument à cordes ou à percussion ? Il a des cordes mais pour jouer, on frappe le clavier ? D'ailleurs, il ne faut pas pincer les cordes d'un violon, sinon il se transforme en instrument à percussion.

Je fixais du regard les touches du piano tout en prêtant une oreille amusée à leur conversation. Les paroles du patron m'intéressaient beaucoup. La visite d'un client venu récupérer un instrument confié pour réparation a soudain interrompu leur discussion. Pendant qu'ils étaient occupés, je m'amusais sur un piano en écartant au maximum mes doigts posés sur le clavier, je voulais savoir combien de touches je pouvais atteindre d'une seule main. Les doigts tendus au maximum, j'ai perdu le contrôle, « Bam ! » je donnais un grand coup sur le clavier. Ce vacarme est venu troubler le calme qui régnait dans la boutique. Tout le monde s'est retourné vers moi mais je faisais l'innocent et gardait les yeux fixés sur les touches du piano. À mon grand soulagement, ni le patron, ni ma petite amie ne m'ont réprimandé. Le client est parti, ils ont aussitôt repris leur discussion.

— « À cordes », « à percussion » ou « à vent », c'est ridicule de classer les instruments de musique de la sorte ! Si on se base sur la manière d'en jouer, une multitude d'instruments n'appartient à aucune de ces catégories. Ces nombreuses exceptions justifient la remise en question des critères de classification. Et vous, le petit ami de Mademoiselle, qu'en pensez-vous ?

Le patron m'a soudain interrogé, comme s'il savait que je les écoutais discrètement.

— Moi ? Je n'y connais rien en musique.

— Je vous demande votre avis sur cette classification, pas sur la musique !

Ils étaient près de la vitrine d'instruments. J'ai rabattu le couvercle sur le clavier et me suis dirigé vers eux.

— En vous écoutant, j'ai réfléchi. Cela me paraît bizarre.

— Qu'y a-t-il de bizarre ? m'a demandé ma petite amie, surprise que j'intervienne dans leur discussion.

— J'ai une question. Je ne comprends pas. « Instrument à vent », qu'entend-on par « à vent » ?

— Le son est produit en soufflant dans un tube.

— Donc, « vent » correspond au moyen de produire le son. Pour les instruments à cordes, le son provient des vibrations des cordes, n'est-ce pas ? Ce ne sont donc pas des instruments à vent. Quant aux instruments à percussion, le son est produit par les coups donnés sur une partie de l'instrument. Il s'agit donc d'une autre catégorie.

— Voilà qui est bien résumé !

— Ce n'est pas idiot ce que tu viens de dire ! T'es plutôt futé !

Ma petite amie a hoché la tête en faisant la moue. Jusqu'à ce moment précis, je n'avais jamais réfléchi à la classification des instruments de musique. En finissant ma phrase, j'ai eu l'impression d'avoir fait le ménage dans mon esprit. Durant un instant, j'ai pris la grosse tête à cause de leurs éloges. Quand j'y repense aujourd'hui, j'en rougis encore. Nous avons eu cette discussion car tous trois sous-estimions l'ingéniosité des spécialistes. Trois mois plus tard, j'ai appris qu'ils avaient modifié la classification des instruments. « Aérophone » remplaçait « instrument à vent », « membranophone » « instrument à percussion » et « cordophone » « instrument à cordes ». Mais j'étais fier d'avoir immédiatement souligné le caractère inapproprié de ces trois appellations, sujet auquel je n'avais jamais réfléchi auparavant. Penser

aux nombreuses personnes qui utilisent ces mots sans jamais réfléchir, flattait mon ego.

Les compliments du patron et de ma petite amie m'encourageaient. Je découvrais une vérité nouvelle, tel le premier homme ayant affirmé que la Terre est ronde. Nous avons bavardé pendant deux longues heures. Tandis qu'ils discutaient, je les écoutais attentivement. Comme j'avais donné mon avis sur la classification des instruments, à tout moment, je pouvais être invité à participer à leur conversation. Quatre-vingt pour cent de nos propos portaient sur la musique, mais de temps en temps nous racontions des anecdotes personnelles. Le patron nous a expliqué qu'il lui était de plus en plus difficile de tenir la boutique ; ma petite amie a évoqué les parents d'élèves de moins en moins respectueux ; ils se plaignaient en décrivant des situations de plus en plus rudes. Le récit de mon accident a retenu toute l'attention du patron : un accident de voiture devient un sujet particulièrement captivant dans la bouche de la personne blessée. Mais je n'avais pas grand-chose à raconter.

— Je rentrais du travail. Je traversais la route sur un passage piéton quand une voiture m'a percuté. Après cela, je ne me souviens plus très bien.

— C'est tout ? Elle est bien courte votre histoire.

— Il a fait une grimace. Faute de mieux, je lui ai parlé de cette fameuse phrase. Je lui ai également expliqué que je buvais une bouteille de vin chaque soir, que c'était le seul moyen de m'endormir.

— Et alors que signifie « mourir anonyme » ?

— En réalité, pour moi non plus le sens n'est pas très clair. Un code secret, une phrase sans queue ni tête...

— Cette phrase me paraît étrange, chéri. Quand tu la prononces, elle sonne faux, même d'un point de vue grammatical.

— Par moments, cette phrase se transforme en une masse imposante et prend le dessus sur mon esprit. Elle

remplit ma tête comme de l'eau se déverse dans un bocal. Quand cela m'arrive, j'ai l'impression de mourir, de ne plus pouvoir respirer. Quand bien même je renaîtrais, je serais une autre personne. C'est comme si je me noyais. Je n'ai pas le choix, je bois.

— Cela vous aide à vous sentir mieux ?

— L'alcool remplace cette eau dans ma tête. Il déconnecte mon cerveau.

— Chéri, tu devrais aller voir un médecin, non ?

— Mon crâne est rempli d'eau. Faites-la sortir, s'il vous plaît. Comment tu veux expliquer cela à un médecin ?

— Ou un psychiatre.

— C'est inutile. Ils ne résoudreont pas mon problème.

— Vous avez quitté votre travail ?

— Comment pourrais-je travailler dans cet état ? Je dois me reposer un peu et prendre le temps de réfléchir.

— Ne dis pas de bêtises, chéri. Si tu meurs au travail, tu ne mourras pas anonyme. En revanche, si tu mourrais maintenant, ce serait le cas.

— Ma proposition peut vous paraître étrange dans le cadre d'une première rencontre, mais accepteriez-vous de travailler ici ?

— Pour vous ? À *Musica* ?

— Les affaires ne marchent pas très bien ici, je suis en train de démarrer une autre activité. Pour autant, je n'ai pas envie de fermer *Musica*. Je pense embaucher quelqu'un. Vous pourriez travailler ici, pour passer le temps... Vous voulez apprendre à jouer d'un instrument, n'est-ce pas ? Chaque semaine, il y a des cours de piano, de violoncelle, d'alto et de violon. Vous pourrez participer à l'un de ces cours. Gratuitement bien sûr.

— Je ne pense pas être la bonne personne. Je suis trop vieux pour un job d'étudiant à temps partiel, et surtout je n'y connais rien en instruments de musique.

— Mais non ! Vous avez percé le secret de la classification des instruments Réfléchissez encore un peu.

— Je n'ai pas vraiment le physique pour vendre des instruments de musique.

— Ha ! Ha ! Vous pensez qu'il y a un physique pour vendre des instruments ? Vous êtes un comique ! Je vous rassure, vous êtes assez beau pour travailler ici.

Le lendemain, j'ai téléphoné au patron pour lui annoncer que j'acceptais sa proposition. J'ai ajouté que je ne voulais pas être rémunéré car je risquais d'être instable et changer d'avis. Mais il s'est montré aussi têtu que moi, j'ai dû accepter un salaire minimum. En contrepartie, je pouvais assister aux cours. Je pouvais emprunter n'importe quel instrument sans sortir un sou. J'ai décidé de travailler à *Musica* pour me laisser porter par le cours de la vie, quoi qu'il arrive, juste me laisser entraîner. Je voulais observer la vie de loin.

Ce travail à mi-temps était plutôt amusant. Je recevais les clients, deux ou trois par jour. Ils venaient jeter un coup d'œil aux instruments de musique, ma tâche était assez limitée. Parfois, des parents accompagnant leurs enfants me questionnaient sur le choix des instruments, je répondais toujours la même réplique tirée de mon manuel : « Désolé, le patron s'est absenté. » « C'est embêtant, je ne peux fournir aucune information utile aux clients » ai-je confié au patron, il m'a répondu que ce n'était pas grave. Compte tenu du fonctionnement de la boutique, il avait raison. Les clients fidèles commandaient directement au patron l'instrument dont ils avaient besoin. Garder l'instrument jusqu'à ce que le client vienne le récupérer et encaisser le montant dû, c'était tout ce que j'avais à faire. Jugeant que je devais être capable de distinguer un minimum les instruments, à mes heures perdues, je feuilletais le « Livre illustré des instruments ». Il m'arrivait de vendre des accessoires – cordes de guitares et autres partitions.

Sur mon lit d'hôpital, j'ai tellement écouté de musique que j'ai bien cru que mes oreilles allaient tomber. La musique qui passait à la boutique me procurait une

sensation différente, elle était sans doute due à la présence des instruments. J'avais l'impression d'assister à la diffusion en avant-première d'un film en compagnie de son réalisateur. Quand j'écoutais un concerto pour violon, je contemplais les violons du magasin ; quand j'écoutais une sonate pour piano, j'avais l'impression qu'un installé au piano, quelqu'un jouait. Mon cœur vibrait à chaque note.

Quand ma petite amie venait me rendre visite à la boutique, elle jouait du violon pour moi. Curieusement, quand je l'entendais, ça ne me procurait pas la même sensation que quand j'écoutais la musique seul à la boutique. Un jour, j'ai voulu l'enregistrer. Je lui avais suggéré de profiter de l'occasion de pouvoir jouer d'un instrument de grande qualité pour immortaliser sa performance ; elle avait joué avec tout son cœur comme pour l'enregistrement d'un album. Quand je l'écoutais seul à la boutique, je pouvais ressentir toutes ses émotions.

Deux semaines plus tard, j'ai renoncé à l'idée d'apprendre à jouer d'un instrument. Même si les clients étaient peu nombreux, je ne pouvais suivre les cours et gérer la boutique en même temps ; j'ai arrêté au moment où j'apprenais à manier l'archet du violoncelle. Écouter de la musique en admirant les instruments autour de moi suffisait à mon bonheur.

Deux mois plus tard, je parvenais à distinguer les différents instruments, je pouvais même donner quelques conseils aux clients. Je m'étais bien adapté à ce nouveau travail, le patron m'a dit : « C'est dommage, si tu étais plus jeune, je t'aurais embauché à plein temps. » Trois mois plus tard, en m'inspirant d'un ouvrage emprunté dans une bibliothèque « Classification efficace des instruments pour les vendeurs », j'ai réfléchi à une solution pour organiser les instruments de la boutique. Dans ce livre, j'ai également trouvé un passage expliquant l'absurdité du classement des instruments en instruments

« à cordes », « à vent » et « à percussion ». Mais la classification proposée par les experts ne me paraissait guère plus fondée. En effet, la classification de ces spécialistes posait un problème, elle empêchait de voir de nouveaux potentiels pour les instruments. Je voulais trouver ma propre classification. Le patron les avait ordonnés en prenant comme critère, la manière dont le son était produit. Moi, je les ai regroupés par tonalités. Le violon et le violoncelle sont très similaires dans la manière d'en jouer, mais leurs tonalités sont différentes ; je les ai rangés séparément. À cette époque, comme la nouvelle affaire du patron démarrait sur les chapeaux de roues, il m'a en quelque sorte confié la gestion de *Musica*, j'en ai profité pour réorganiser la boutique.

Un jour j'ai commencé à enregistrer les sons des instruments de la boutique. Je découvrais une multitude d'instruments que je n'avais jamais vus de ma vie, je devais suivre les instructions du « Livre illustré des instruments » pour parvenir à produire un son et l'enregistrer ; mon travail avançait laborieusement. Outre cette difficulté, vouloir enregistrer des sons isolés sans former de mélodie rendait cette tâche encore plus ardue. Tout instrument peut produire au minimum une trentaine de tonalités différentes ; comme la boutique renfermait plus de six cents instruments, cela faisait un total d'au moins dix-huit mille sons à enregistrer. Je ne prétends pas avoir enregistré tous les sons que peut produire un instrument, mais j'ai fait de mon mieux pour obtenir autant de sons que possible. Gratter, égratigner, frapper, caresser, pincer, j'ai exploité toutes les manières imaginables de « jouer » d'un instrument. J'ai l'ouïe fine aujourd'hui, car à cette époque je me suis adonné à ce travail fastidieux. Toutes les sensations de mon corps se concentraient dans mes yeux et mes oreilles pour me permettre de distinguer et classer ces différents sons.

Je prenais tant de plaisir dans mon travail, que je dormais à la boutique sur un lit pliant installé par mes soins dans la salle réservée aux cours. J'enregistrais les sons des instruments jusque tard dans la nuit, je m'endormais au petit matin, mon addiction à la boisson avait disparu. Ma petite amie se moquait de moi en me traitant de maniaque incurable, mais pour la première fois, elle voyait que je prenais un travail avec sérieux, elle a cessé de venir fourrer son nez dans mes affaires. Mon comportement, même s'il n'a pas été l'unique raison de son départ, a joué un rôle déterminant. Cette activité, insensée et non rentable, ne contribuait en aucun cas à la paix dans le monde, il s'agissait en réalité d'un objectif à tout jamais inaccessible. Je concevais ce travail comme un départ pour l'espace sans certitude de retour, ou comme une plongée en eaux profondes sans oxygène embarqué. Cette tâche me séduisait car elle était sans fin. Ma petite amie a décidé d'en aimer un autre, c'était dommage pour moi, mais elle ne m'a pas laissé le choix. Tous ces événements faisaient partie d'un processus qui ne concernait que moi, je ne pouvais pas la forcer à me suivre.

J'ai utilisé l'argent restant sur mon compte pour m'équiper en matériel d'enregistrement et acheter un logiciel pour compiler les sons. En épargnant sur mon salaire, j'ai complété ma panoplie par un second appareil plus simple d'utilisation. Dès que j'entendais un bruit et que je remarquais la possibilité de l'enregistrer, j'appuyais sur le bouton de mon appareil : le bruit des chaussures des clients, les toux, le bruit des rats dans le plafond de la boutique, les craquements de la table en bois, les cliquetis des portes d'ascenseurs, le bourdonnement des machines à laver, le bouillonnement de l'eau... J'ignorais comment j'allais utiliser tous ces sons par la suite, mais j'enregistrais comme je respirais.

Ce jour-là, je me trouvais dans la salle de cours en train d'enregistrer les sons d'un tambour du Ghana.

Contrairement aux tambours ordinaires, ce tambour de forme rectangulaire ressemblait à un large plateau. Pour en jouer, il fallait l'incliner à quarante-cinq degrés puis frapper avec les mains en ajustant la tonalité à l'aide des talons. Cette tâche était extrêmement délicate ; je devais enregistrer les différents sons en déplaçant mes talons sous la surface de l'instrument. Sans doute à cause du bruit du tambour, je n'ai pas entendu le patron ouvrir la porte de la salle.

— C'est quoi ce bordel ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

Ma surprise fut telle, que le tambour m'a échappé des mains et que le micro sur pied est tombé dans un vacarme effroyable. Je devais dire quelque chose, mais, abasourdi par le bruit, j'avais perdu ma langue. Le patron a regardé autour de lui : un lit pliant, du matériel d'enregistrement et quelques instruments attendant leur tour emplissaient la pièce.

— Tu as l'air occupé. Je reviendrai plus tard ?

Malgré ce bazar, il avait le cœur à plaisanter.

— Désolé, je ne t'ai pas vu entrer.

— J'arrive de l'aéroport. Je passais juste faire un tour avant de rentrer chez moi. Je me demandais comment se portaient les instruments avec ce froid... On va boire un verre ?

Dans une épicerie de quartier ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'ai acheté deux bouteilles de vin blanc, une boîte de biscuits et des gobelets en plastique. Je devais lui raconter ce qui s'était passé depuis son départ. Au fil de mes explications, la raison qui m'avait conduit à enregistrer les sons devenait de plus en plus obscure. Je craignais qu'il ne considère mon histoire comme une longue et ennuyeuse plaisanterie.

— Cela me semble intéressant !

— Je ne vois pas le temps passer ! Mais je ne sais pas ce que je peux faire de tous ces sons enregistrés...

— Tu dois absolument trouver un moyen de les utiliser, tu ne crois pas ?

— Jusqu'à présent, j'ai déjà compilé près de huit mille enregistrements. Tu ne trouves pas absurde de faire tout cela juste pour m'amuser ?

— On peut faire bien plus pour le plaisir, n'est-ce pas ?

— Vraiment ?

Le vin blanc était trop frais. J'ignorais si c'était dû au froid qui régnait dans la rue ou à la qualité du réfrigérateur de l'épicerie. De mes mains j'ai enveloppé le gobelet ramolli par le vin. En versant le vin dans mon gobelet, le patron m'a demandé :

— Accepterais-tu de t'occuper de la boutique pendant un an ?

— *Musica* ? Tu pars ?

— J'ai une affaire à régler à l'étranger, ça risque de me prendre un moment. Il faudrait que je me débarrasse de cette boutique mais je n'ai pas le temps. Tu pourrais t'en occuper ou la vendre à ma place... Cela m'arrangerait que tu continues à travailler ici, si tu te sens capable de gagner assez d'argent pour le fond de roulement et ton salaire...

— Arrêter immédiatement ou continuer pendant un an, je dois choisir, n'est-ce pas ?

— Oui. Si tu décides d'arrêter, j'aimerais que tu restes au moins jusqu'à la vente de la boutique. Je promets de te donner une prime de départ confortable.

— Ok, je m'en charge.

Ma capacité à prendre cette décision en moins d'une minute m'a étonné. Plusieurs raisons m'ont incité à faire ce choix. Je ne voulais pas interrompre mon travail d'enregistrement de sons, je me réjouissais à l'idée de classer les instruments à ma manière... Toutes ces pensées affluaient dans mon esprit.

— Cela ne te ressemble pas d'être aussi sûr de toi ! Je pensais que tu me répondrais : « J'ai une tête à vendre des instruments pendant un an ? »

J'ai éclaté de rire en l'entendant imiter ma voix.

— Que feras-tu si je m'enfuis avec tous ces instruments qui valent une petite fortune ? lui ai-je demandé en souriant.

— C'est justement dans ce but que je te laisse seul. Si tu pars avec les instruments, l'assurance me remboursera. Alors, je t'en prie, emporte-les tous ! S'il reste le moindre instrument à mon retour, tu es viré. Compris ?

— Tu parles sérieusement ?

— Il faut que tu apprennes à rire. Vivre devient plus facile quand on sait plaisanter.

La deuxième bouteille était à la bonne température. Machinalement, je déchiquetai le bord de mon gobelet. C'était une vieille habitude.

— En entrant tout à l'heure, j'ai constaté que tu avais changé la disposition des instruments ?

— Je les ai déplacés pour passer le temps. Je vais les remettre à leur place.

— Tu fais comme tu veux. À compter d'aujourd'hui, c'est toi le patron ! Je me rends compte que cette boutique convient mieux à une personne comme toi. Je suis un simple commerçant. Pour un commerçant, le but dans la vie est d'acheter de la marchandise au prix le plus bas pour la revendre au prix fort. Toi, tu me plais car tu n'es pas un commerçant. Mais ne te surmène pas sinon tu vas te fatiguer, tu ne tiendras pas six mois si tu continues à vivre ainsi.

Le patron est revenu le lendemain pour officialiser le changement de propriétaire. Sur une feuille, il a soigneusement noté les coordonnées des fournisseurs, des réparateurs et des personnes à solliciter en cas d'urgence. Cette liste suffisait à cerner sa personnalité.

— Avec cette liste, tu devrais pouvoir tenir au moins trois ans, non ?

— Tu parles comme si tu m'abandonnais sur une île déserte.

— Tu as peur ?

— Non.

— T'entendre le formuler ainsi me fait culpabiliser. Tu dors bien ces jours-ci ?

— C'est drôle, tout a disparu. Les sons des instruments ont réussi à faire sortir l'eau de mon cerveau !

— C'est une bonne chose ! Mieux vaut que ce soit les sons que l'alcool. J'ai réfléchi à ce que tu as dit l'autre jour. C'est quoi ta fameuse phrase ?

— C'est vraiment injuste de mourir anonyme.

— Oui, je pense que ce n'est pas faux. Je trouve aussi que c'est injuste. Si j'avais écrit un roman, réalisé un film, fait carrière dans la politique, été à l'origine d'une invention extraordinaire ou composé une œuvre musicale, les gens pourraient se souvenir de moi. C'est bien le sens de ta phrase, non ? Un semblant d'espoir pour passer à la postérité.

— Je ne sais pas. Sans doute...

— Ne t'inquiète pas, je me souviendrai de toi.

— Merci.

Je l'ai remercié machinalement. Un sourire ou un « Moi, aussi je me souviendrai de toi » lancé sur le ton de la plaisanterie aurait été plus approprié. Il a répondu à ce merci par un large sourire, sa moustache formait une ligne horizontale.

— Et pourquoi ne pas changer le nom de la boutique ? *Musica*, tu parles d'un nom ! C'est ringard, non ?

— Non, j'aime bien. Simple, facile à retenir, élégant même...

— « L'anonyme, boutique d'instruments de musique », qu'en penses-tu ? Toi et moi, nous vivons anonymement...

Nous nous sommes quittés sur cette plaisanterie. Dès le lendemain, j'ai suspendu mon travail d'enregistrement, je devais prendre le temps de trouver une solution pour arranger la boutique et réfléchir à une disposition des instruments différente pour créer une nouvelle ambiance. C'est à cette période que ma petite amie m'a quitté. Je me sentais aussi seul que sur une île

déserte. J'ai décidé alors de me jeter à corps perdu dans mon travail ; j'ai réaménagé les salles de cours, ajouté des classes, j'ai défini une nouvelle place pour chaque instrument ; sur un mur, j'ai accroché un grand tableau de classification des instruments ; dans un coin de la boutique, j'ai aménagé une salle audio pour permettre aux clients d'écouter de la musique, j'ai mis à leur disposition du café en libre service. Tous ces efforts avaient pour objectif d'améliorer la rentabilité de la boutique, mais avant tout, je voulais que *Musica* devienne un lieu convivial grouillant de monde et non qu'il soit délaissé telle une île déserte au milieu de l'océan.

Ce projet de « bibliothèque des instruments de musique » a vu le jour grâce à une jeune fille. Cette collégienne suivait les cours de violon les mercredis soirs à la boutique. Un jour, elle s'est approchée de la caisse :

— Excusez-moi, avez-vous un *sitar* ?

— Non, pas en ce moment... Tu veux en acheter un ?

— Non, je veux juste écouter le son de cet instrument.

— Ah bon ? Accorde-moi un instant. Il me semble que nous avons un album de *sitar*...

— Non, je veux dire simplement écouter le son qu'il produit, pas un morceau.

— Juste le son du *sitar* ?

— J'ai lu dans un livre que le *sitar* produit le son le plus mélancolique au monde, si on pince une corde dans une pièce entièrement vide.

— Ah bon ? C'est possible.

J'ai failli la laisser repartir les mains vides. Mais j'avais un enregistrement des sons du *sitar*.

— Voici le son d'un *sitar*, je l'ai enregistré moi-même. Si tu veux l'écouter...

— Ah oui ? Je peux vous l'emprunter ?

— Je vais t'en faire une copie. Tu pourras écouter le son produit quand on pince les cordes d'un *sitar*. Je te

préviens ce n'est pas de la musique, seulement les sons de l'instrument. Tu comprends ? En aucun cas il ne s'agit de musique.

J'étais curieux de savoir ce qu'elle allait penser de l'enregistrement, mais je ne me faisais pas d'illusion, elle serait sans doute déçue. Elle allait entendre cinq minutes de l'étrange son du sitar, sans mélodie. À ma grande surprise, elle est revenue le lendemain.

— C'est vraiment chouette. Il me semble que je peux comprendre le sens de l'adjectif « mélancolique ».

— Vraiment ?

— Vraiment !

La « bibliothèque des instruments de musique » était née. Je n'ai pas trouvé ce nom au lancement du projet. J'ignorais à ce moment qu'il y aurait un tel effet boule de neige. Au début, c'était très simple, mon idée était de permettre aux visiteurs d'écouter les sons des instruments dans la salle audio. J'ai téléphoné à un ancien collègue pour lui exposer ce projet.

Il m'a demandé :

— Il faudrait un fonctionnement similaire à celui d'un juke-box, qu'en penses-tu ?

— Oui, dans ce genre, non ?

Pour un prix raisonnable, il a accepté de développer un programme informatique simple. Nous avons conçu le programme nous-mêmes. J'ai acheté un ordinateur pour installer le logiciel. Tous ces frais, je les ai payés avec l'argent destiné à mon salaire.

Moins d'un mois après la présentation du programme final aux clients, le juke-box instrumental était déjà devenu la star de *Musica*, plus exactement de toute la rue des magasins d'instruments de musique. Le principal intérêt de cet outil était qu'il permettait aux visiteurs « d'emprunter » des sons d'instruments. Il suffisait de sélectionner les sons désirés puis de cliquer sur « Télécharger » et hop, les sons étaient gravés

sur un mini-disc connecté à l'ordinateur. Les visiteurs pouvaient même télécharger les sons de plusieurs instruments en une seule fois.

Les gens venaient emprunter des sons pour diverses raisons : découvrir des sons comme la première visiteuse de cette « bibliothèque » ; les faire écouter à des enfants ; améliorer la concentration grâce aux sons isolés, trouver le sommeil en cas d'insomnie.

Certains visiteurs ont même fait don de leurs propres enregistrements comme certains font don de leurs livres à une bibliothèque. Au bout de trois mois, les visiteurs ont commencé à appeler la boutique « la bibliothèque des instruments de musique ». Cette expression n'était pas appropriée, mais ce nom m'a plu.

J'ignore si c'était une bonne idée de créer ce jukebox. Je me suis laissé porter par le cours des choses. Désormais, il y a moins de place dans la boutique mais *Musica* attire plus de monde qu'auparavant.

Un détail me chiffonne : quelle sera la réaction du patron face à tous ces changements ? Sans doute s'en amusera-t-il et me dira : « Ton idée est vraiment sympa ! Continue sur ta lancée, d'accord ? » Ou bien sur un ton ironique « À ton avis, tous ces gens qui fourmillent ici, tu trouves que cela correspond à *Musica* ? »

Nous nous sommes téléphoné plusieurs fois mais je ne lui ai pas parlé de la « bibliothèque ». L'explication ne sera pas aisée. La bibliothèque a ouvert ses portes il y a six mois, le patron arrive dans quelques heures à *Musica*.





B ET MOI

Titre original: Nawa B



Je suis allergique au soleil. Ce serait génial si, après avoir passé trente minutes au soleil, ma peau devenait blanche au point d'éblouir les gens par son éclat. Mais voilà, consumée par la lumière, elle rougit, puis de petits boutons apparaissent, et pour finir, j'enfle tel un monstre ; une affreuse difformité que je ne veux montrer à personne. Pique-niquer dans un parc avec un bon sandwich et une bouteille de vin blanc bien fraîche, est un doux rêve. Cela m'amuserait de voir la réaction des gens en me voyant arriver au parc après cette métamorphose. Mais cela n'est pas possible non plus. Dès les premiers symptômes, la douleur survient : mon corps se met à enfler, une douleur intense, comme si ma peau se déchirait.

Je ne suis pas né avec cette maladie. Enfant, je pouvais jouer dans la cour de l'école jusqu'à ce que mon visage ait entièrement bruni. Pendant mon service militaire, j'ai souvent monté la garde des jours durant sous un soleil de plomb. En bonne santé, solide gaillard, je ne manquais pas une opportunité de sortir au soleil. Cette allergie s'est déclarée au beau milieu de l'été, il y a quatre ans.

Au printemps de cette même année, je travaillais dans un magasin de disques. Ma principale mission consistait à vendre des disques sur Internet mais je passais finalement plus de temps à m'occuper du magasin – saluer les clients, les conseiller de temps en temps, faire les comptes, rendre la monnaie, etc. À l'époque, l'industrie du disque dévalait la pente comme une voi-

ture dont les freins lâchent et qui plonge au fond d'un gouffre. Dans notre magasin, il y avait toujours plus d'employés que de clients, la concurrence était très rude ; il devenait plus difficile d'attirer les gens que de décrocher la lune. Parfois, lorsqu' une personne entrait dans le magasin, nous – les trois ou quatre vendeurs alors occupés à glander – la fixions du regard pour lui exprimer que nous étions à son entière disposition : l'accueillir chaleureusement, porter son sac, masser ses épaules, lui servir une boisson fraîche... Mais nous n'avons jamais eu l'occasion de prodiguer de tels services ; la majorité des clients se contentait de jeter un coup d'œil avant de se hâter vers la sortie. À croire qu'ils prenaient notre boutique pour la ligne de départ d'un marathon...

De temps en temps, les clients nous demandaient conseil pour choisir des disques. « L'autre jour, j'ai découvert le chanteur A, quels artistes me recommandez-vous dans le même style musical ? » Nous nous rassemblions pour en débattre.

— B et C sont très proches du style de A, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! La musique de D repose sur les mêmes bases que celle de A, mais pas B ni C.

— Foutaises ! Pour le rythme c'est E le plus proche de A.

— Tu dis n'importe quoi ! Partant de ce critère, le rythme de F est identique à celui de A.

— Dans ce cas, mieux vaut lui conseiller G.

— Mais pour ce client H conviendrait mieux, non ?

Si nous continuions jusqu'à X, Y et Z, le client n'avait d'autre choix que d'acheter un disque. Face à trois ou quatre vendeurs lancés dans un débat passionné pour répondre à sa question, de toute évidence, le client se sentait obligé de repartir avec un album. Le débat clos, nous lui recommandions un album, plus exactement nous commencions à le baratiner.

— Vous aimez A, vous connaissez sans doute cet artiste.

— Non, c'est la première fois que j'entends ce nom.

— Vraiment ! Vous n'avez pas encore écouté cet album alors que vous aimez A ? Comment ! Il est absolument fabuleux, mythique, révolutionnaire ! Impossible de parler de A sans connaître celui-ci. Et vous avez de la chance, c'est le dernier en stock !

La vente d'un disque à dix-sept mille wons nécessitait tant d'efforts, tant de débats, de patience et d'inepties, que notre magasin devait être le seul dans tout le pays à appliquer cette technique de vente.

Le soir où j'ai rencontré B, j'étais seul à la boutique. Il était un peu plus de dix-neuf heures, les autres vendeurs étaient déjà partis. Assis à la caisse, j'écoutais le nouvel album d'un groupe réputé pour son style psychédélique, une musique pas vraiment grand public. Si je n'avais pas été seul, je me serais fait sermonner : « À passer ce genre de musique, pas étonnant que les clients ne viennent plus. » Les yeux fermés, je me plongeais au cœur de la musique. Je me laissais porter par l'illusion que les CD flottaient dans les airs et improvisaient un morceau. Quand j'ai ouvert les yeux, je me suis rendu compte qu'il y avait un client. Un jeune, d'une vingtaine d'années, portant une casquette. Il rôdait dans le rayon *Pop*, le plus éloigné de la caisse. J'ai baissé le volume.

Je ne travaillais pas depuis longtemps, mais au premier coup d'œil, je savais reconnaître les clients malintentionnés. Quelqu'un qui n'a de cesse de regarder furtivement en direction de la caisse, qui regarde longuement le dos d'une pochette de CD ou qui reste au même endroit, est à coup sûr en train de manipuler quelque chose. Et ce jeune préparait un coup. Sans bouger de ma place, faisant mine d'écrire sur une feuille, je le surveillais. Habituellement, je devine ce que fait une personne de ses mains juste en observant attentivement ses épaules. Je sais également décrypter son état psychologique en fonction du mouvement de

sa tête. Lui avait bien les mains occupées. Mais que faisait-il exactement ? Retirait-il les emballages plastiques des disques ? Était-il en train de se masturber ? Aucune idée. Mais il était suspect. Au bout de dix minutes, il s'est précipité vers la porte. Je l'ai rattrapé à une dizaine de pas de la boutique.

— Pardon Monsieur.

— Il s'est retourné.

— Pouvez-vous revenir un instant ?

— Que se passe-t-il ?

— Je peux jeter un coup d'œil dans votre sac ?

— Dans mon sac ? Pourquoi ?

— Juste un coup d'œil, s'il vous plaît.

— Vous pensez que je suis un voleur ?

— Non, je veux juste regarder, c'est tout.

Profitant du moment où il a baissé sa garde, je me suis emparé de son sac. Il le retenait par la bandoulière, mais le sac était déjà entre mes mains. Il contenait en tout une vingtaine de CD.

— Ces albums sont à moi ! Je les écoute depuis longtemps.

Il était écarlate. Je l'ai traîné par la manche jusque dans le magasin. Cachés dans le rayon où il avait rôdé, j'ai trouvé des emballages froissés, découpés hâtivement.

— T'en as piqué combien ?

— Je n'ai rien volé ! Avez-vous des preuves ?

De toute évidence, non. Il n'y avait pas de caméra de vidéosurveillance et je ne l'avais pas vu de mes propres yeux. Je ne pouvais quand même pas le laisser partir en disant : « Vous avez raison, je n'ai pas de preuve alors au revoir. » Les étiquettes des trois emballages correspondaient à des albums qui se trouvaient dans son sac mais cela ne constituait pas une preuve suffisante.

J'ai posé les emballages sur les boîtiers des CD. Pour les ouvrir rapidement, il avait dû se servir d'un couteau, cela avait forcément laissé des traces.

— Comme c'est curieux ! Regarde bien. Tu vois la trace de couteau ici ? Elle correspond exactement à la découpe de l'emballage. Qu'en penses-tu ?

— Je n'ai rien volé.

— Sa voix trahissait son manque d'assurance.

— Très bien, alors j'appelle la police ? Si tu me dis la vérité, je passe l'éponge.

Il restait muet. Je l'ai conduit vers la caisse.

— Je t'offre un des trois albums. Choisis celui que tu veux.

Il gardait la tête baissée. Regrettait-il son geste ? Ou bien choisissait-il un CD ? Je n'en savais rien. Après un bon moment, il a fini par dire :

— Je suis désolé.

Je lui ai donné un CD avant de le laisser repartir. Comme il ne disait rien, j'ai choisi pour lui. Sans mes collègues, je ne pouvais discuter du meilleur de ces trois albums ; il fallait prendre une décision seul. Dommage. J'ai remballé les autres CD et les ai remis en rayon. Avant de rentrer chez moi, j'ai déposé dans le tiroir-caisse l'argent pour le CD que je venais d'offrir.

J'ai revu B environ une semaine plus tard. Par une journée ensoleillée de mai, tranquillement assis sur un banc dans le parc, j'observais les pigeons. Ils se déplaçaient en balançant leur cou d'avant en arrière comme s'ils acquiesçaient à tout va : « Oui, c'est bien. Voilà, c'est cela. » Les pigeons seraient-ils des animaux naturellement optimistes ? Je l'ignore. En tout cas, le rythme de leur marche dégageait quelque chose de positif. J'entendis soudain de la musique. Malgré la distance, je l'ai immédiatement reconnu. C'était normal. Lors de notre première rencontre, n'avais-je pas observé un long moment sa tête et ses épaules ? Il chantait et jouait de la guitare électrique devant

une dizaine de spectateurs. Sur mon banc, j'écoutais la musique qui s'envolait dans les airs. Quand je n'entendais pas bien, je le regardais manier sa guitare, aussitôt les sons semblaient mieux me parvenir. Sa main gauche glissait sur le manche de sa guitare comme un tentacule ; cela m'amusait beaucoup. À la fin de son concert, des personnes ont jeté quelques pièces dans sa casquette.

Je me suis levé et me suis dirigé vers lui pendant qu'il rangeait sa guitare et son ampli ; je lui ai donné un billet.

— Belle performance !

— Merci.

Il ne m'a pas reconnu.

— Il te plaît l'album ?

Il leva la tête, le regard figé. Au bout de quelques instants, il m'a enfin reconnu. L'embarras se lisait sur son visage.

— Je suis vraiment désolé pour l'autre jour. Je suis parti sans vous remercier.

— Tu joues vraiment bien.

Je l'ai emmené dans un bistrot à deux pas de là, et lui ai payé un café pour le récompenser de sa performance ; il était plus âgé que je le pensais, cinq ans de moins que moi. Tandis que nous parlions de musique en passant en revue nos artistes préférés, nous avons très rapidement été traversés par l'impression de nous connaître depuis toujours. Cette heure avait permis à deux étrangers qui menaient jusqu'alors leur vie chacun de leur côté, de se lier d'amitié.

— Tu gagnes ta vie en jouant de la musique dans le parc ?

— Non, je fais ça pour me détendre. La journée, je travaille dans une boutique d'instruments de musique et le soir, je joue dans des clubs. Mais je tire le diable par la queue...

— Tu ne donnes pas des cours de guitare ? En te voyant jouer, j'ai eu envie d'apprendre. Quand j'étais plus jeune, je voulais devenir guitariste...

— En temps normal, je ne donne pas de cours, mais j'ai une dette envers toi.... As-tu une guitare ?

J'en avais une. À une époque, je m'étais essayé à la guitare en autodidacte, mais c'est si dur d'apprendre seul ! La solitude est propice à la réflexion ou à l'écriture, mais pour l'apprentissage de la guitare... Je me suis appliqué environ trois ans mais je n'ai jamais progressé ; je n'étais même pas sûr d'être sur la bonne voie. En un rien de temps, j'ai abandonné ma guitare dans un coin, sans jamais y retoucher. Comme salle de cours, nous avons opté pour son studio en sous-sol qui lui servait également de salle de répétition.

Le lendemain, en me voyant débarquer chez lui avec ma guitare tout droit sortie de mon grenier, la première réflexion de B a été :

— Comment veux-tu jouer avec cette guitare ?

Elle n'avait pourtant pas l'air usé au point de la jeter. Certes, je l'avais achetée il y a de longues années mais à l'époque, j'avais payé une coquette somme pour l'avoir.

— Non seulement elle est vieille, mais surtout c'est une acoustique !

— Cela ne va pas avec une acoustique ?

— Je n'aime pas les guitares acoustiques.

— Quelle différence y a-t-il entre une guitare électrique et une guitare acoustique ? C'est pareil, non ? Toutes deux ont six cordes.

— Tu as dit que tu voulais jouer du rock, n'est-ce pas ? Comment veux-tu faire avec une acoustique ?

— Je veux juste apprendre à jouer de la guitare, pas nécessairement du rock.

— Sais-tu pourquoi le grand Bob Dylan est monté sur scène avec une guitare électrique en 1965 au New-

port Folk Festival ? Lui qui d'habitude jouait de la guitare acoustique ?

— Il en avait sans doute marre. Mais moi, je n'en ai pas joué assez longtemps pour en avoir marre.

— Non. La guitare acoustique est un accessoire pour mettre la voix en valeur. Le son est baissé au maximum pour entendre les paroles. Bob Dylan est venu au festival avec une guitare électrique car il ne voulait pas que sa voix et ses paroles parviennent clairement au public, il pensait que comme un instrument, la voix devait se fondre dans la musique ; c'est pourquoi il avait besoin d'une guitare électrique. Finalement, il s'est fait huer par les spectateurs car ils n'entendaient pas assez sa voix, tu comprends ? Il a atteint son but. Le plus important, c'est la musique, pas le sens. Bob Dylan a créé une musique libérée des paroles ; crois-tu qu'elles soient indispensables pour faire de la musique ? Peu importe qu'elles soient audibles ou non.

— Très bien, j'ai compris. Je vais acheter une guitare électrique.

— Mes propos doivent te paraître bizarres, non ?

— Je ne sais pas. Donc, si j'en achète une, ça ira ?

J'ai acheté une guitare dans la boutique où il travaillait. D'après ses explications, il s'agissait d'une guitare d'entraînement mais dotée d'un son exceptionnel. Pour faire mon choix, il m'avait fait écouter le son de plusieurs dizaines d'instruments durant deux bonnes heures. Ses efforts pour trouver le timbre qui me convenait le mieux étaient remarquables, mais je me suis contenté de lui demander de me donner une guitare de son choix. Il m'a fallu compléter l'achat de la guitare par une multitude de petits accessoires. L'expression « *etc.* »¹ aurait-elle pour origine les débuts d'un jeune artiste qui achète une guitare électrique ? J'ai eu besoin d'un ampli, un médiateur, une housse solide, un

1. En coréen, « *etc.* » et « guitare » sont homophones

accordeur, un effecteur, une sangle, un porte guitare, etc. L'ensemble m'a coûté une somme rondelette, presque un mois de salaire.

Il me donnait des cours deux fois par semaine dans son studio. J'avais hâte d'apprendre les techniques pour enchaîner les accords si vite que l'on distinguerait à peine le mouvement des doigts, mais il a commencé par m'enseigner les bases. Mes « Je sais déjà le faire » étaient inutiles. Il me prodiguait de précieux conseils : « Tu sais, à ce niveau, il faut tout reprendre depuis le début. » Ses paroles me rappelaient un film de kung-fu que j'avais vu quand j'étais gamin. Dans le film, le maître n'enseigne jamais l'art martial à son disciple ; il lui ordonne d'aller chercher de l'eau à la rivière, de préparer le repas, de ramasser du bois dans la montagne, et lui apprend seulement l'art du massage. Un jour, le disciple s'en plaint, mais il comprend soudain que tout cela constitue la base de l'art martial, il se rend compte qu'il est alors capable de faire six tours sur lui-même dans les airs sans effort, et de produire un puissant souffle juste avec ses mains. Mais cela n'arrive que dans les films de kung-fu.

Quand je commençais à manifester des signes d'ennui, il me montrait sa main gauche. Les extrémités de ses doigts étaient très dures, comme s'il les avait coupées pour les remplacer par de la pierre. « Tes doigts doivent devenir aussi durs si tu veux maîtriser la guitare. Cela ne va pas être de tout repos ! » Heureusement, il m'a épargné les pompes sur les doigts !

En guise de rémunération, je lui offrais des disques. Mon geste l'embarrassait mais je ne pouvais pas venir les mains vides. Après la séance, nous buvions un verre en écoutant un album ; cela faisait partie de nos habitudes. J'étais très impressionné quand je le voyais jouer un morceau qu'il n'avait écouté qu'à deux reprises. Un jour où nous avions un peu trop bu, il m'avait lancé :

— Sais-tu ce que je redoute le plus ? J'ai peur que la

fin du monde n'arrive avant que je sois devenu célèbre. C'est nul, n'est-ce pas ?

— Pourquoi la fin du monde arriverait-elle ?

— Que ferais-je si la Terre disparaissait ? Cette idée me trotte dans la tête.

— Mais pourquoi la planète disparaîtrait-elle ? Elle se porte très bien pour l'instant.

— Toi non plus, tu n'y connais pas grand-chose à l'Univers. Tu ignores tout de ce qu'il s'y passe. La Terre peut disparaître brusquement sans raison particulière, cela peut se produire.

— Alors dépêche-toi de devenir célèbre !

— Je ne sais qu'imiter le jeu des autres, à ce train-là, comment devenir célèbre ?

— Le grand Bob Dylan que tu admires tant, a imité Woody Guthrie avant de trouver son propre style. Toi aussi, tu composes tes chansons toi-même, n'est-ce pas ?

— Oui mais Bob Dylan était un génie alors que mes chansons sont minables !

— Tu sais, quelqu'un a dit à Bob Dylan, quand il n'était pas encore « le » Bob Dylan : « Eh Bob, souviens-toi. Si tu vaincs tes peurs, tout est possible ». C'est ce que je veux te dire maintenant.

Ivre, B s'est endormi. J'ai quitté le studio le regard perdu dans le vague. À l'aube ce matin-là, le ciel était particulièrement bleu. « Que se passe-t-il dans l'Univers ? » ai-je pensé.

Environ deux mois plus tard, j'ai commencé à avoir des problèmes de santé. Curieusement, dès que je prenais la guitare, j'avais des palpitations. La main posée sur la poitrine, je sentais mon cœur s'emballer, jusqu'à cent trente battements par minute. Au début, je plaisantais : « Mon cœur devient fou. Il se prend pour un métronome. » Mais vu mon état, il n'y avait pas de quoi plaisanter. En trois jours, ma tachycardie a empiré au point que je ne pouvais plus toucher la guitare ; c'était comme si je buvais plusieurs dizaines de tasses de café en une seule fois.

— Tu es une créature qui absorbe l'électricité
Éteins l'ampli.

Quand je débranchais l'ampli, mon cœur reprenait un rythme normal. Il est rare de prendre une décharge électrique en jouant de la guitare. Certes, un courant électrique traverse les cordes, mais il est de faible intensité et ne passe pas dans le corps en bois de l'instrument. Je sentais pourtant quelque chose traverser mon cœur.

— L'autre jour, j'ai consulté un médecin oriental, il m'a dit que mon cœur était faible. Cela explique sans doute les symptômes.

— Le rock, c'est foutu pour toi. Comment faire si tu ne peux même pas toucher une guitare électrique ? Ton cœur est probablement trop timide. Dès que tu saisis une guitare, il s'excite tout seul !

— Et si je travaille sans ampli ?

— Ce n'est pas la même sensation.

— Alors que faire de cette guitare ?

— Je t'aiderai à la revendre. Tu l'as achetée il y a peu de temps, je pourrai en tirer quatre-vingts pour cent du prix d'origine. Pour le prochain cours, apporte ta guitare acoustique. Nous n'avons pas le choix.

Pathétique ! Je rêvais de devenir guitariste mais mon corps s'y refusait. B m'a proposé de continuer les cours avec ma guitare acoustique mais je n'avais pas le courage de retourner au studio. Je ne voulais pas être réduit à jouer de la guitare acoustique sous prétexte de ne pouvoir toucher une guitare électrique.

Environ un mois plus tard, la boutique de disques a fermé ses portes. Je savais que cela arriverait un jour, mais je ne pensais pas que ce serait aussi rapide. Il est normal de fermer un magasin qui compte plus d'employés que de clients mais je ressentais une certaine tristesse. À l'instar de ce qui se passe dans l'Univers, nous ne comprenons pas toujours ce qui se trame dans la tête d'un patron.

La fermeture du magasin n'a pas été une mince affaire. Alors que nous étions en train de déménager les

locaux, nous avons décidé de l'opération « sauvetage de disques ».

— Je ne peux laisser ce disque à l'autre magasin. Cet album est précieux et difficile à trouver... Je l'achète.

— J'avais mis ce coffret de disques de côté pour moi. Hors de question de le laisser partir.

Le but était de ranger les disques pour les transférer ailleurs mais petit à petit, cela s'est transformé en emplettes personnelles. Un album, puis deux, puis trois... Au bout du compte, j'ai dépensé un mois de salaire pour sauver mes disques favoris. Après notre départ, la boutique est devenue un café.

Lorsque mon allergie au soleil s'est déclarée, je ne travaillais déjà plus à la boutique. Au début, je croyais que c'était dû au rythme de travail intense durant la fermeture définitive du magasin. Un jour, alors que j'étais assis sur un banc, ma peau a commencé à me démanger. Une sensation de brûlure a envahi mon visage, mes épaules puis mes bras. Une demi-heure après ces premiers symptômes, mon corps est devenu tout rouge et des petits boutons sont apparus. Après une heure et demie, tout mon corps était boursoufflé, tel le héros d'un feuilleton américain dont le corps gonfle quand il est en colère. Par chance mes vêtements n'ont pas craqué ! En posant la main sur une des nombreuses zones irritées de ma peau, j'ai ressenti comme une brûlure. J'ai acheté une bouteille d'eau que j'ai versée sur ma tête avant de me reposer à l'ombre sans bouger. Mon corps a fini par désenfler.

J'ai consulté plusieurs médecins, aucun n'a su identifier l'origine de cette allergie. L'un d'eux m'a dit : « Le stress vous a temporairement affaibli », un autre : « Vous ne faites pas assez de sport », un autre encore : « Vous avez travaillé trop longtemps dans un endroit poussiéreux. » Pour ma part, je pensais que c'était à cause de la guitare électrique. Le courant a touché un endroit précis dans mon cerveau et mon cœur,

provoquant ainsi une élévation de ma température corporelle, celle-ci, combinée aux rayons du soleil, s'est transformée en une fièvre importante avant de se manifester en surface par l'éruption de boutons. Telle était mon hypothèse. Je pensais qu'une cure d'ombre d'environ deux ans pourrait soigner cette allergie. Mais comme il me fallait gagner mon pain, j'ai dû retrouver rapidement un travail. Lorsque je devais marcher quelques minutes au soleil, je remarquais que si ma peau n'était pas directement exposée, je pouvais tenir plus longtemps, je portais donc toujours des manches longues. L'ombre était devenue mon refuge.

Quelques mois plus tard, je devais avoir des nouvelles de B en lisant le journal. Sous son nom était écrit : « Jeune guitariste talentueux et prometteur ». D'après l'article, son album produit par une petite maison de disques suscitait des critiques élogieuses et son jeu, très original, marquait le point de départ d'un style nouveau. Sans m'en rendre compte, je souriais. Je lui ai immédiatement téléphoné.

— Je viens de voir le journal.

— As-tu lu l'article ?

— T'es superbe sur la photo !

— Qui sait, je réussirai peut-être grâce à mon physique !

— Pourquoi tu ne m'as rien dit pour la sortie de ton album ?

— Ces derniers temps, je ne sais plus où donner de la tête. La boutique de disques a-t-elle fermé.

— Il y avait trop de voleurs et comme j'offrais un CD à chacun d'entre eux... Tu vois le résultat ! Quand tu seras plus célèbre, je révélerai ton secret. « Mesdames et Messieurs, sous cet air innocent se cache un artiste qui par le passé n'hésitait pas à manier le couteau ».

— Bon, nous pouvons trouver un arrangement. Combien veux-tu ?

— Si tu m'offres ton album, nous serons quittes.

Nous avons raccroché dans la bonne humeur. J'ai senti une grande sérénité dans sa voix. Être reconnu pour son talent permet de délester le corps d'une des nombreuses pierres qui l'entravent. J'ignorais s'il réussirait en tant que guitariste, mais j'avais une certitude : moins il aurait de poids sur le cœur, plus il approcherait du succès.

Je l'ai revu quelques mois plus tard. Je l'ai appelé alors que je passais près de son studio pour aller au travail. Il était une heure de l'après-midi, mais il dormait. On aurait pu croire à sa tête qu'il était une heure du matin.

— En ce moment, le jour et la nuit sont complètement décalés.

— Les artistes célèbres créent leur histoire la nuit !

— Pas dans mon cas. En fait, je ne peux plus sortir la journée. C'est sans doute à cause de la chaleur mais mon corps me démange souvent et j'ai des boutons.

— Quel genre de boutons ?

Je ne pouvais affirmer que nos symptômes étaient identiques mais en tout cas, ils étaient très similaires. À cette seule différence, mon corps enflait mais pas le sien. Je lui ai fait part de mes problèmes de santé.

— Incroyable ! Comment pouvons-nous développer une allergie au soleil en jouant de la guitare électrique ?

— Donc d'après toi, quelle en est la cause ?

— Peut-être parce que je vis depuis trop longtemps dans un sous-sol ? Ou bien l'enregistrement de l'album m'a stressé. Mais ton cas est pire que le mien, quel est ton secret pour pouvoir sortir en plein jour ?

— J'ai ma propre technique. Je sais à quel moment mon corps se met à gonfler.

— Moi, j'ai décidé de travailler uniquement la nuit. C'est plus simple.

— Le stress pendant l'enregistrement de ton album aurait nui à ta santé ?

— J'ai cru devenir fou. Dès que nous commençons

à enregistrer, je faisais des erreurs. Mes épaules étaient trop crispées, j'avais mal au poignet, je sentais comme un courant électrique passer derrière mon crâne.

— Tu vois ? Ton allergie au soleil a été provoquée par l'électricité. J'en suis certain.

— Mais ce n'est pas la même électricité, bon sang ! Ne dis pas n'importe quoi !

Pour le déjeuner, nous avons commandé des plats chinois. Manger avec lui dans son studio en sous-sol, me donnait l'impression d'être réfugié dans un abri anti-aérien. J'imaginai qu'à l'extérieur, partout de puissantes bombes à rayons solaires explosaient, et que nous ne pourrions jamais sortir d'ici. Tout ce que nous pouvions faire, c'était jouer de la guitare. Sauf que je ne pouvais même pas toucher la guitare électrique.

— Au fait, tu as vendu ma guitare ?

Je n'y avais plus pensé jusqu'à maintenant.

— Non pas encore. Le magasin a fermé, elle est chez moi pour l'instant. Je vais essayer de la vendre à un ami. Pourquoi ? Tu voudrais la récupérer ?

— Mon allergie est dûe à la guitare électrique. Faire passer de nouveau le courant dans mon corps me guérira peut-être, non ?

— Pfff, tu es devenu fou ? Ce qui ne tourne pas rond chez toi, ce n'est pas cette allergie mais ta tête ! Si tu continues, je vais finir par t'électrocuter moi-même !

B a joué un morceau qu'il m'avait fait écouter plusieurs fois avant la sortie de son album. Son jeu n'avait jamais été aussi parfait que ce jour-là. Il n'avait sorti qu'un album, mais il était déjà différent du B que j'avais connu auparavant. Il avait atteint l'autre rive du fleuve.

— Devant toi, je joue bien, alors pourquoi je suis nul en studio ? En fait, la version retenue pour mon album ne me plaît pas. J'aurais dû mettre ce que je viens de jouer.

— À l'époque où tu me donnais les cours, j'ai eu une idée. Le peintre et l'écrivain peuvent contempler leurs œuvres alors que jouer de la guitare ne procure

jamais cette sensation. Penses-tu que si tu t'enregistrais, tu ressentirais mieux la musique ?

— Je ne pense pas. Au contraire, ce serait pire. Quand je joue sans relâche, j'ai parfois l'impression que la musique se grave dans mon corps. Je ne laisse pas le son s'envoler, je l'enregistre et le conserve dans le bout de mes doigts tout durs.

— Voilà de belles paroles ! Un jeune guitariste talentueux et prometteur, ça fait la différence ! Je n'atteindrai jamais ce niveau.

— Sais-tu ce qui a changé le plus dans ma vie depuis la sortie de l'album ?

— L'argent ?

— Il ne s'est pas très bien vendu.

— Les gens te reconnaissent ?

— Non. Je ne sors que le soir, même les personnes qui me côtoient ne me reconnaissent pas.

— Quoi alors ?

— Te rappelles-tu ce que tu m'as dit un jour ? « Si tu vaincs tes peurs, tout est possible ». Je crois que j'ai enfin trouvé la sérénité. Désormais, je vais peut-être enfin pouvoir faire ma propre musique. Être célèbre ou non, cela n'a plus d'importance pour moi.

— Tu es un adulte maintenant ! Si la Terre disparaît tout d'un coup, ce n'est plus grave ?

— Ce serait quand même embêtant. Je commence à peine à créer ma musique, alors...

— Ne t'inquiète pas. Je retiendrai l'Univers jusqu'à ce que tu achèves ton œuvre.

Je suis retourné au bureau en me faufilant d'ombre en ombre comme sur un gué de pierres pour traverser une rivière. Quelques mois plus tard, la nouvelle entreprise pour laquelle je travaillais fermait ses portes elle aussi ; rien n'est plus pénible que de voir tous ses efforts réduits à néant. « Je devrais peut-être chercher une autre boîte ? » « Non, ne serait-ce que par esprit d'équipe » « Esprit d'équipe, et puis quoi encore ! Ac-

croupi près d'un feu qui s'éteint, tu peux seulement attraper un rhume » « Je voudrais voir au moins une chose aller jusqu'à son terme. » « Tu plaisantes ! Tu parles d'un terme ! Cela va finir en naufrage ! » Toute la journée, deux personnages discutaient dans ma tête.

Je suis resté à l'entreprise jusqu'à son dernier jour. Mais cette fois, tel un liquidateur judiciaire, j'ai bradé le matériel du bureau – table, étagère, ordinateur. J'ai fouillé chaque recoin pour récupérer ce qui pouvait être utile, avant de rassembler mes affaires dans un carton. Sur ce champ de bataille, j'ai tout de même sauvé une chose. Lors de la cérémonie de fermeture de la société, dont le but est d'offrir des cadeaux aux employés, j'ai gagné un caméscope numérique.

J'ai pensé le revendre, mais un caméscope numérique d'occasion ne m'aurait rapporté qu'une bagatelle, il valait encore mieux le démonter et le vendre au marchand de *yeot*². J'avais besoin d'argent, mais je ne pouvais le vendre à un prix trop bas. Évidemment plus le temps passait plus il perdait de sa valeur. J'ai finalement décidé de le garder. J'ai réfléchi à ce que je pouvais en faire. Travailler comme photographe pour les mariages et les premiers anniversaires serait pas mal mais le marché était sans doute déjà saturé par des professionnels. J'entretenais l'espoir de filmer un attentat ou un accident de voiture, aussi je l'emportais à chaque fois que je sortais. Mais autour de moi, tout était calme, tranquille. Était-ce parce que je me déplaçais d'une ombre à l'autre ?

J'ai alors pris la décision de filmer la vie de B. Réaliser un documentaire sur sa vie, le présenter à des festivals et remporter le premier prix... et qui sait quoi d'autre encore ? Bref, j'ai tenté ma chance. S'il devient célèbre, ce film représentera une archive hors pair. B

2. Marchand ambulant qui, dans les années 60-70, troquait du mobilier usagé contre du nougat coréen (*yeot*)

sort uniquement la nuit, cela confèrera au documentaire une atmosphère sinistre, sombre, digne d'un film noir. D'ailleurs, cela correspond à sa musique. Pour un temps, j'ai abandonné l'idée de rentrer dans une autre société, je me suis lancé en free-lance pour tourner un documentaire sur la vie de B.

Tout d'abord, j'ai bricolé mon sac pour le filmer en train de jouer. J'ai fixé le caméscope à l'intérieur puis j'ai percé un petit trou, je le contrôlais avec la télécommande. Il était préférable de le filmer à son insu.

Durant une semaine, j'ai fait d'incessants voyages chez lui. Pour la sortie du second album, B avait signé avec une grande maison de disques, il répétait sans relâche ; un moment idéal pour le filmer. Ma vie était réglée comme du papier à musique : arrivée à son studio vers vingt-deux heures, départ à quatre heures du matin. J'installais ma caméra pendant qu'il allait aux toilettes, je changeais l'angle de prise de vue quand il allait boire un verre d'eau.

— As-tu abandonné l'idée d'apprendre à jouer de la guitare ? Je t'ai dit que tu pouvais apporter ton acoustique. Tu m'écoutes tous les jours, cela me gêne beaucoup.

— Tu as dit que tu jouais mieux quand j'étais présent, non ? Je me sacrifie pour toi. Ne t'occupe pas de moi et continue à répéter.

— Tu sais, j'ai réfléchi. Ton problème au cœur quand tu joues de la guitare vient peut-être de la qualité de la guitare ? Veux-tu essayer avec la mienne ? Il me semble avoir entendu dire que les guitares de mauvaise qualité pouvaient conduire l'électricité.

J'ai essayé sa guitare. Elle produisait un son plus doux et plus clair que la mienne. Au bout de trois jours, j'ai de nouveau senti une douleur au cœur, mais beaucoup moins aigüe qu'auparavant. Un rythme cardiaque de trois tasses de café. Un niveau acceptable. À tort, nous pourrions croire que c'est parce que nous

aimons tellement jouer de la guitare que notre cœur bat la chamade. Une guitare de meilleure qualité engendre probablement moins de problèmes cardiaques.

Je n'ai jamais achevé le documentaire sur B, ou pour être plus exact, je n'ai jamais eu l'occasion de le commencer. Une quinzaine de jours après le début de mon travail chez lui, un poste m'a été proposé. Le travail semblait intéressant, tout comme la rémunération. Je n'avais pas de raison de le refuser ni la détermination pour achever le documentaire. J'ai envoyé mon CV. J'ai travaillé, j'en suis parti, j'ai repris un autre poste que j'ai également quitté. Mes démissions étaient plus souvent dues à la situation des entreprises où je travaillais qu'à une volonté de changement. L'homme est-il maître de son destin ? Peut-être que non ... À chaque fois que je pars d'une boîte en faillite, cette pensée me traverse l'esprit. L'homme ne choisit pas. La vie est un jeu où il est obligé d'arriver à destination en suivant la règle. Comme dans un labyrinthe, une fois engagé sur un chemin, l'homme ne peut plus revenir en arrière. Tout ce qu'il reste à faire, c'est espérer de ne pas tomber sur « Perdu » à la fin... Quand je me plonge dans ces réflexions, je repense aux choix que j'ai faits dans ma vie. Quel choix a pu me conduire à cette allergie au soleil ? Pourquoi toutes les entreprises où j'ai travaillé ont-elles fait faillite ? Pourquoi ne puis-je pas vivre ma passion pour la guitare ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Je ne sais pas. La pensée n'est pas soumise à la loi de la pesanteur, la plupart des souvenirs s'envolent. Seuls restent ceux auxquels on tient fermement.

B est devenu un guitariste célèbre. Même si ses ventes d'albums n'ont guère augmenté à cause de l'enlèvement que connaît l'industrie du disque, son nom est désormais sur toutes les lèvres. Il enflamme le public grâce à sa guitare et sa main alerte ; cette main qui avait retiré les emballages des CD. Il m'envoyait

ses albums dès leur sortie mais je ne les écoutais pas souvent. Après quelques écoutes, je finissais par m'en lasser. Je regardais alors la vidéo que j'avais tournée sur lui. Ces images montrent le B d'avant. Dans l'Univers, je suis le seul à voir ce documentaire. J'en tire une certaine fierté, c'est peut-être pour cette raison que je trouve cela intéressant. Je ne lui ai jamais parlé de cet enregistrement.

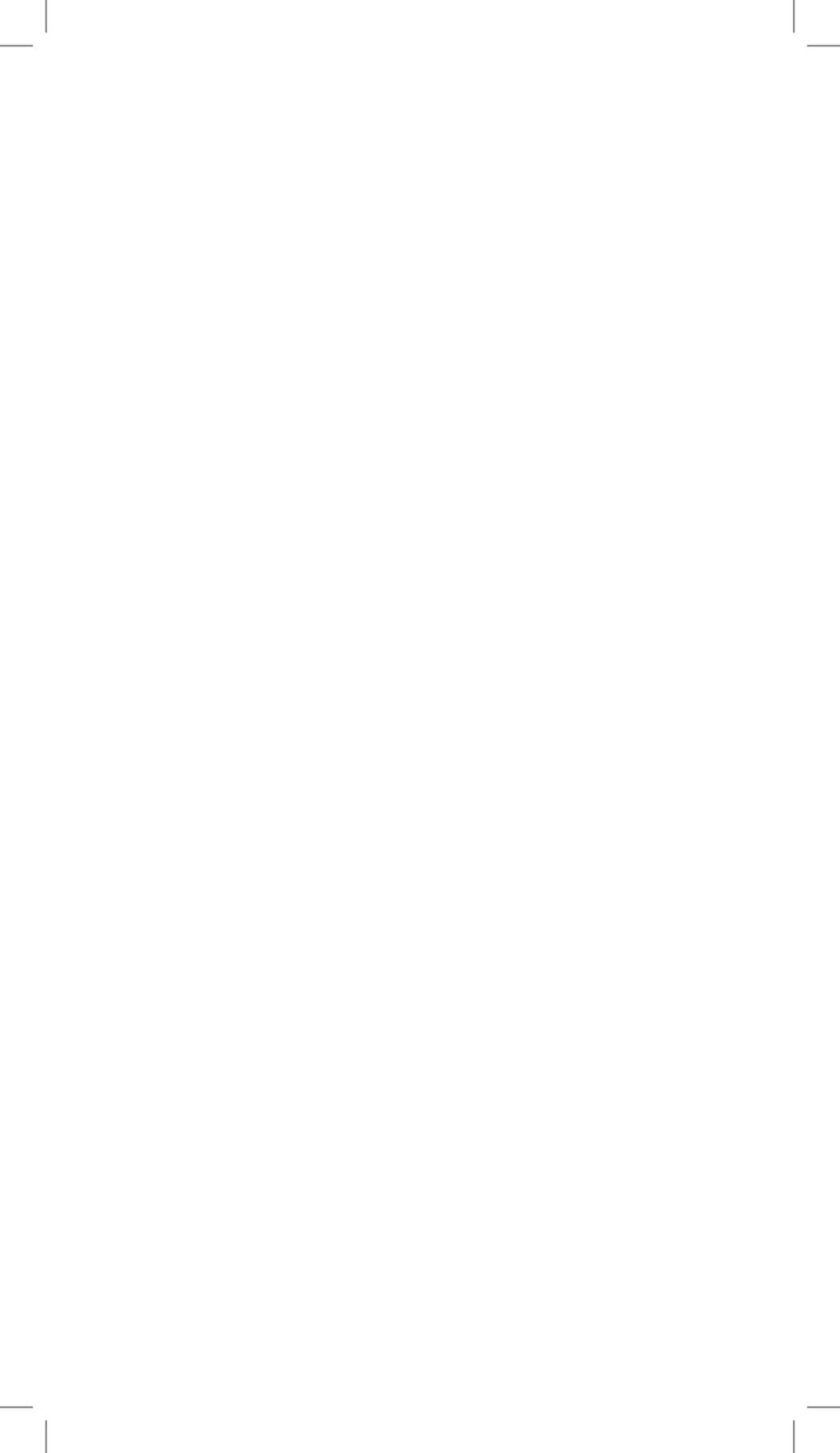
Un jour en regardant la vidéo, je me suis découvert un tic. À chaque fois que je vois B jouer de la guitare, je frotte mon pouce gauche sur le bout de mes doigts. Comme une mère qui caresse le dos de son enfant, je frotte l'extrémité lisse de mes doigts. « Tiens ! Je frotte mes doigts ? » J'ai gardé ce tic, même après en avoir pris conscience. D'où venait ce geste ? Aucune idée. Les doigts de B durs comme du marbre me manquaient-ils ? Ou bien avais-je honte des miens dépourvus de corne ? À force de visionner la vidéo, une scène dont je ne me souvenais pas du tout m'a interpellé. B s'adressait à moi :

— Quand tu aimes quelque chose, il faut essayer au moins deux ou trois fois. Et si tu n'abandonnes pas, un jour cela devient vraiment ton truc.

Je lui posais une question, mais ma voix était à peine audible. J'étais sans doute de l'autre côté de la pièce. La vidéo s'achève sur ses paroles. Je ne me rappelle pas la suite. Il parlait sans doute de guitare, de jeu vidéo ou de sa copine. « Devenir notre truc » cela signifie-t-il que nous progressons ou bien que nous finissons par aimer vraiment ce que nous faisons ? Je ne me souviens pas. Même si je lui demandais, il ne se rappellerait sans doute pas cette conversation.

Il y a un mois, j'ai acheté une guitare électrique. De nouveau, j'ai eu envie d'apprendre. « Quand tu aimes quelque chose, il faut essayer au moins deux ou trois fois. » J'en ai déduit qu'il parlait de guitare. « Si je n'abandonne pas, un jour, je finirai vraiment par aimer la guitare » supposé-je. Cette guitare est de bien meilleur

leure qualité que la première ; mon cœur tient le coup.
Mon allergie au soleil va peut-être finalement disparaître, comme je l'espère. L'extrémité de mes doigts est toujours trop douce.



D LE DÉCALÉ

Titre original : Eotbakja D



Sur l'écran, D le Décalé surgit puis disparaît.

— Attends, remonte un peu... juste avant... la scène où les spectateurs sautent... encore... un peu plus... voilà, c'est là !

Une fois que le monteur a immobilisé l'image, la bizarrerie de la scène saute aux yeux. D le Décalé est le plus grand, sa tête dépasse largement celle des autres. Parmi tous ces gens en train d'applaudir, son visage inexpressif bondit jusqu'au ciel. Il n'est pourtant pas une de ces grandes perches de plus de deux mètres, il n'a pas de ressorts sous les pieds... comment peut-il sauter aussi haut ?

— Qui est-ce ? demande le monteur. Tu le connais ?

— Ouais, c'est un vieux pote.

— Un spécialiste de saut en hauteur ?... Qu'est-ce qu'il a à sauter si haut ?

— C'est un effet d'optique. Remonte encore un peu...

Intrigué, le monteur continue de tourner la molette à droite, à gauche tout en secouant la tête, à droite, à gauche.

— Ça y est, j'ai compris ! Ce type, il saute à contre-temps ! Il bondit au moment où les autres retombent. C'est pas du saut en hauteur qu'il fait, c'est de la balançoire à bascule, tu crois pas ?

— Il a un problème avec le rythme.

— Pas sûr ! Comment peut-on être à contretemps de façon aussi régulière ? Il faut un sacré sens du rythme pour être aussi précis.

Tous les deux, on a visionné à nouveau le film. On a trouvé trois ou quatre séquences où notre bonhomme apparaît. Impossible de le manquer. En effet, on aurait dit qu'il faisait de la balançoire à bascule avec toute l'assistance. Et il restait si sérieux que le monteur a ri un bon moment, à s'en taper sur les cuisses. Non seulement ce jaillissement subit était en soi insolite, mais en plus, la gravité qu'on lisait sur son visage, lèvres closes, rappelait ces héros excentriques des vieux films burlesques. De le Décalé avait des sourcils bien noirs – au lycée il était célèbre pour cette particularité –, et rien n'avait changé dans sa physionomie. Si on suivait la séquence d'un œil un peu distrait, on avait l'impression de voir monter et descendre en cadence deux petits bâtons noirs.

— Il est trop rigolo, ton ami. Si on le mettait dans l'intro ? Et pourquoi pas sur la jaquette du DVD ? Avec un sous-titre du genre : « Une musique décalée pour renverser un monde décalé ! » Qu'est-ce que t'en dis ?

On a essayé de trouver d'autres séquences de notre larron dans la seconde partie du spectacle. Sans succès. Il avait disparu avant la fin, de même, d'ailleurs, que la plupart des spectateurs. De fait, cette seconde partie était un peu ennuyeuse. Pour diverses raisons. Et d'abord le temps. Il faisait un temps superbe. La musique psychédélique, ça marche mieux quand le temps est à la pluie ou les jours de canicule. Mais là, l'air était frais, le ciel était haut, le soleil doux. Quand il fait aussi beau, on n'est pas d'humeur à s'abandonner aux hurlements des guitares électriques, on ne se dit pas : Ô, vagues psychédélices, enivrez-nous, plongez-nous dans l'extase ! Les cerveaux, ce jour-là, étaient parfaitement sains, frais, détendus. Le drame était prévisible dès lors qu'on a eu choisi une plage pour monter le spectacle.

— Un sur la plage : les spectateurs entendront à la fois la musique et les vagues. Ça donnera un effet stéréo multi-canal qui n'aura rien à envier aux grosses

productions. Avec ce concert, vous verrez, la culture du spectacle, ça devient vraiment autre chose !

Tel était le projet qui, lorsque je l'avais présenté deux mois plus tôt, avait reçu les applaudissements des participants. Aujourd'hui, la situation a changé : les mains qui m'ont applaudi se cachent. Ce n'est pas ma faute. Ni celle du groupe, ni même des spectateurs. Ce n'est pas d'hier que les concerts rock ressemblent à de vieilles putes outrageusement fardées.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? La photo de ce type, on la met sur la jaquette ?

— Ben, c'est toi qui vois...

Sur le moniteur, D le Décalé apparaissait en gros plan. Malgré quelques rides, l'expression de son visage n'avait pas changé. Vingt ans auparavant, il affichait la même tête quand il avait chanté, enfin, fait semblant...

D le Décalé et moi, on était dans le même lycée, membres de la même chorale. À cette « chorale », il n'a jamais été possible de chanter en chœur. Il s'agissait d'une activité extra-scolaire conçue dans le but de développer la personnalité des élèves et de promouvoir, grâce à de sains passe-temps, le savoir-vivre ensemble au quotidien. Mais cette activité n'accomplissait sa mission qu'en une occasion particulière : la fête annuelle du lycée – et là non plus, elle n'attirait pas grand-monde. Les auditeurs pas plus que les chanteurs ne prêtaient attention à notre performance. Une fausse note ? Pas grave ! Personne n'écoutait ? Bof ! Quelqu'un lançait une pierre ? Bah ! Elle manquait son but ? Ben... raté ! On s'en tenait à une seule chanson ? C'est qu'ils doivent être fatigués... Ainsi pensait-on. S'il avait fallu une devise à cette chorale, c'est le mot « indifférence » qui eût le mieux convenu.

L'indifférence, c'est aussi la raison pour laquelle j'avais choisi cette activité. Je voulais quelque chose qui ne retienne l'attention de personne, et rien ne me tentait vraiment. C'est l'époque où mes parents

venaient de divorcer, mon frère se préparait à fuguer une deuxième fois, et moi aussi je voulais frapper un grand coup, oser quelque chose qui marque un tournant dans ma vie, comme une fugue. Pour un lycéen dans cette situation, le mot « chorale », c'était une sorte d'idéal impossible à atteindre.

D le Décalé s'était montré le plus enthousiaste. La plupart d'entre nous avaient choisi cette activité, dont nous nous fichions éperdument, à contrecœur ou par je-m'en-foutisme. Pas lui. Dès la première séance, il s'est fait remarquer. Quand le professeur a demandé si par hasard l'un d'entre nous souhaitait diriger la chorale, tout de suite il a levé la main. Il avait l'air tellement sérieux qu'on s'est tous trouvés comme deux ronds de flan.

— Bon, d'accord. C'est toi le chef. Y'a pas grand-chose à faire, juste photocopier les partitions... Quoi d'autre ?... euh... c'est tout... Ben, puisque c'est toi le chef... toutes mes félicitations !

Dès que le professeur a eu terminé, D le Décalé a demandé :

— Pour la fête, qu'est-ce qu'on va chanter ?

— Ça, on va pas décider tout de suite. Il reste encore cinq mois, chaque chose en son temps, d'accord ?

— Et aujourd'hui, on répète quoi ?

— Répéter ? Ah oui, les répétitions... Ben, comme c'est le premier jour, je vous laisse faire votre travail personnel.

— Vous voulez dire des exercices personnels de chant ?

— Ben, révisez de votre côté. Les partiels approchent, non ? S'il y en a qui veulent chanter, qu'ils aillent chanter dehors.

Comme on n'avait rien de spécial à faire, on est restés à travailler dans la salle de musique, chacun de son côté. D le Décalé était déçu, mais je ne me souviens pas s'il est sorti chanter. Personne ne lui a prêté atten-

tion. Pas de répétition, avait dit le professeur, parce que c'était le premier jour. Mais la semaine suivante, et la suivante, il n'y en a pas eu non plus. Dans cette grande salle de musique, on apprenait par cœur notre vocabulaire anglais, nos formules de math, nos leçons de géo... quant à pratiquer le chant, allons donc ! Tout le monde avait bien compris qu'on pouvait s'occuper à notre guise, sauf D le Décalé. Moi, j'en profitais pour rattraper mon sommeil en retard, la tête posée sur mon bureau. Mais, au bout de quatre mois, il a fallu se mettre à préparer la fête, prévue pour le mois suivant.

Une seule minute a suffi pour choisir une chanson. Quelqu'un a recommandé, ou plus exactement lancé à la cantonade, le titre du tube à la mode, et tout de suite tout le monde a été d'accord. Je ne me rappelle plus très bien ce qu'elle disait, cette ballade, mais une chose est sûre : elle n'était pas faite pour être chantée en chœur. La mélodie était trop simplette pour donner matière à plusieurs voix. Du gâteau ! On s'est même demandé s'il était nécessaire de tous nous mobiliser pour si peu. Une fois la chanson choisie, chacun est retourné à ses petites affaires. Il a fallu encore une semaine avant qu'on se mette à répéter. Le jour de cette première répétition reste gravé dans ma mémoire !

— Bon, ce n'est pas difficile. On va la chanter une fois pour voir ce que ça donne, ensuite je vous laisserai à vos révisions.

Le professeur s'est installé au piano et... on a découvert les vrais talents de D le Décalé. Incroyable ! Il était incapable de suivre la mesure, de se mettre au diapason, une vraie casserole ! Guidés par le piano, on y était allés de tout notre cœur. Mais au fur et à mesure on s'est mis à faire une drôle de mine. Entre les voix s'était immiscé comme un mauvais génie, ce qui n'augurait rien de bon. En peu de temps, le mauvais génie avait englouti la mélodie, et, dès la cinquième mesure, c'était un foutoir pas possible.

— Dites donc ! Je sais que vous avez choisi ce club pour être tranquilles, mais c'est quand même une chorale ! Comment peut-on chanter aussi faux ?

Le prof, en colère, s'était arrêté de jouer. On a repris au début, mais le mauvais génie était toujours là. À la troisième reprise, le prof a compris :

— Attendez, c'est qui, cette voix ? Continuez voir...

Il s'est avancé, marchant lentement devant nous, vingt-deux élèves disposés sur trois rangées. On n'était pas à l'aise. Personne n'avait le sentiment de mal chanter, en tout cas pas au point de tout gâcher, et en même temps chacun redoutait d'être le coupable. Chanter la peur au ventre, ce n'est plus chanter.

— Le chef, ce serait pas la tienne, cette voix ? Arrêtez, vous autres. Toi, chante tout seul.

D le Décalé a chanté. Il ne chantait pas mal, il mettait bien en valeur la douceur de la chanson. Le prof a quand même penché la tête. Il y avait quelque chose qui clochait, mais il était incapable de dire quoi, à quel endroit et comment remédier.

On a essayé de chanter en chœur de nouveau, mais le résultat était le même : dès qu'on entendait la voix de D le Décalé, tout partait en eau de boudin, rythme et notes. Sa voix, c'était un virus hautement contagieux. Le prof lui a proposé de démissionner volontairement, mais notre collègue ne l'entendait pas de cette oreille : il avait déjà fait savoir à ses amis qu'il chanterait dans la chorale pour la fête du lycée.

— Bon, d'accord, mais ne chante pas ! Tu feras juste semblant, compris ?

J'ai beau me creuser la tête, je ne retrouve pas son nom. Ce qu'a dit le prof, la réaction de D le Décalé, nos murmures dans les rangs, tout ça, je m'en souviens très bien, mais son nom, lui, s'est envolé de ma mémoire. Quand on se voyait entre copains du lycée, il nous arrivait de parler de lui mais jamais personne n'utilisait son nom. Je trouvais que « D » lui allait bien. Je ne sais plus

si « D » correspondait à son initiale, si on l'appelait ainsi parce qu'il forçait toujours la note D (ré) ou s'il y avait une autre raison. Mais dans la forme de cette lettre, je voyais comme l'imminence d'un danger, celui de la voir se renverser à tout moment. De toute façon, il était un de nos sujets de conversation favoris. Un souvenir qu'on avait plaisir à se remémorer. Je me rappelle la curieuse délectation que j'éprouvais à prononcer ce nom de « D le Décalé ». Chaque fois qu'on parlait de lui, on revenait constamment sur l'émerveillement qu'avait provoqué chez nous la découverte, le premier jour, de son extraordinaire talent à décaler les sons.

Deux semaines après la sortie du DVD, D le Décalé m'a appelé au bureau. Dans un premier temps, j'ai hésité à prendre la communication.

— C'est un de vos amis de lycée, il dit que si je vous dis que c'est de la part de « D le Décalé », vous saurez qui c'est.

Quand on m'a rapporté ces mots, je me suis senti dans mes petits souliers. Pour plusieurs raisons. Primo, lui et moi, on n'était pas très proches. Ensuite, j'étais sûr qu'il me parlerait de sa photo sur la jaquette du DVD et du concert. Enfin, je me disais qu'il allait certainement me demander quelque chose. Quand on approche la quarantaine, on ne se téléphone pas sans bonne raison. À quarante berges, on a peut-être plus de choses à demander aux autres... Alors que je cherchais des excuses pour ne pas répondre, l'appel s'est trouvé transféré sur mon poste.

— C'est moi, D le Décalé... tu te rappelles, au lycée ?...

Quel était le plus avantageux pour moi : lui dire oui je me rappelle, ou faire semblant de ne pas le reconnaître ? Dans le premier cas, on irait droit au but, dans le second, la conversation se prolongerait. J'ai pris le raccourci.

— Bien sûr ! Dis donc, ça fait un sacré bail. Vingt ans déjà ? C'est ça ? Alors, quel bon vent t'amène ?

— Tu sais, le concert que tu as monté il y a quelque temps... sur la jaquette du DVD, c'est ma tête. Tu savais que c'était moi, non ?

Ah ! La plaie ! Je n'avais vraiment pas envie de parler de ça. J'aurais dû dire non au monteur quand il a proposé de mettre cette photo...

— Ah bon ? C'était toi ? Je ne savais pas... En fait, je ne m'occupe pas de la production du DVD...

— Ce concert, je l'avais trouvé super ! Alors j'ai cherché le DVD, et voilà que je tombe sur ma photo ! Je te dis pas la surprise !

J'ai failli lâcher : « Si tu l'as trouvé super, pourquoi es-tu parti en plein milieu ? », mais je ne voulais pas non plus pousser à la conversation.

— Ah ! je vois, tu as dû être étonné. Je ne sais pas exactement comment ça s'est passé, mais normalement on doit demander l'autorisation à la personne concernée, n'est-ce pas ?

Ce n'est pas ce que tu voudrais, par hasard : un dédommagement pour avoir utilisé ton image sans autorisation ?

— Quelle autorisation ?... J'ai trouvé ça marrant... Ça m'a fait plaisir de voir ma tête sur la jaquette d'un concert que j'avais trouvé merveilleux, je te suis reconnaissant !

C'est pour ça que je n'aime pas parler avec les gens sans voir leur figure. On ne sait pas ce qu'ils pensent vraiment. Ces petits frémissements de la paupière ou des lèvres qui révèlent qu'on dissimule quelque chose, ils nous échappent... Je n'avais plus qu'à attendre qu'il entre dans le vif du sujet.

— J'ai une faveur à te demander. Ce n'est pas trop compliqué...

Et voilà ! Je m'y attendais... On ne prend pas de l'âge pour rien !

— Quelle faveur ?

— Si on se voyait pour en parler ? Ça fait un bout de temps qu'on ne s'est pas vus !

— En ce moment, je sais plus où donner de la tête. Je prépare un nouveau spectacle et j'ai pas mal de choses en cours... Ce n'est pas possible au téléphone ?

— T'es occupé... Oui, pourquoi pas ?... Mais je voudrais te présenter quelqu'un, ce serait mieux qu'on puisse discuter tous les trois.

— De qui s'agit-il ?

— Tu dois le connaître puisque tu as organisé pas mal de concerts. C'est le leader de Double Dubbing, le groupe prépare un concert. C'est moi qui...

La suite m'a échappé. Dès que j'ai entendu le nom de Double Dubbing, plus rien autour de moi, sons comme images, n'a existé. Ce groupe, c'est le nouveau *must*. Même s'ils n'ont pas encore donné de concert, tout le monde les porte aux nues. Moi, j'adore, et leur deuxième album, je le mets dans le *top ten* de toute ma vie.

— Ce groupe, tu le connais ?

— Ouais, je connais quelques-uns de leurs titres. Bon, ça nous donnera l'occasion de nous revoir, ça fait longtemps, hein ? T'es libre quand ?

D le Décalé n'était sans doute pas dupe : probable qu'il s'était rendu compte que j'avais changé d'avis en entendant le nom de Double Dubbing. Mais qu'à cela ne tienne : si ça me permettait de rencontrer le groupe, je me faisais fort d'assumer le ridicule de mes revirements.

Le lendemain, j'ai passé une heure à choisir les fringues que j'allais mettre pour notre rendez-vous du soir. Telle mise risquait de donner l'impression que je n'avais fait aucun effort, telle autre que je m'étais mis sur mon trente-et-un. Ce n'était pas évident de trouver une tenue qui dise : « J'ai déjà écouté votre musique mais, comme je ne vous connais pas très bien et que vous n'êtes pas mon groupe préféré, je me suis contenté de m'habiller comme ça », ou encore : « Je n'ai pas trop soigné ma tenue, mais n'allez pas imaginer que je ne sache pas m'habiller. » Je suis arrivé exprès avec dix

minutes de retard. Les deux autres, qui avaient déjà pris place, bavardaient. D le Décalé m'a présenté :

— K., un copain de lycée, brillant producteur de spectacles ; Yi Dubbing, le leader du groupe Double Dubbing¹. Mais quel nom ! Tu pourrais pas trouver quelque chose de moins débile ?

— Mais non, moi je trouve ça bien, M. Yi Dubbing. Arrête ! Qu'est-ce que tu racontes ? C'est facile à prononcer et, une fois entendu, on ne l'oublie plus. Ne l'écoutez pas, il est parfait votre nom, ha ! ha ! ha !

J'ai tout de suite compris qu'ils étaient très copains. D le Décalé avait peut-être dix ans de plus que Yi Dubbing, mais la différence d'âge n'avait aucune importance à leurs yeux, ça se voyait dans les regards qu'ils échangeaient. Il existait entre eux des liens invisibles qui me maintenaient à l'écart. Aussi vexant que cela fût, je n'y pouvais rien. Normal, puisque c'était ma première rencontre avec Yi Dubbing et que D le Décalé et moi, on ne s'était pas vus depuis vingt ans. Il était naturel, dans ce genre de situation, de devoir briser la glace. Pour sortir de cette impasse, j'ai pris l'initiative de mener la discussion :

— Il vous a dit comment on l'appelait au lycée ? « D le Décalé » ! T'étais le meilleur, toi. Dès que tu ouvrais la bouche, tu faisais perdre le rythme à tous les autres. Incroyable ! On se foutait de toi en parlant du « trou noir du rythme » ou de « la recherche du ton perdu », tu te rappelles ? Tu as toujours le même talent ? Parfois, ça me manque de ne plus t'entendre...

— Ah bon ? C'est marrant... moi je trouve qu'il chante bien...

— Sûr qu'il chante bien ! Mais le problème, c'est qu'il n'arrive pas à s'harmoniser avec les autres. Je me demande comment on arrive à vivre en société quand on est incapable de faire bon ménage avec le rythme et le diapason. Vous croyez pas ? Ha ! Ha ! Ha !

1. Yi, nom de famille, se prononce de la même façon que le chiffre 2.

— Il faudrait que j'essaie de chanter avec lui pour voir s'il me fait perdre les notes et le rythme.

— Monsieur Yi Dubbing, méfiez-vous ! Vous qui êtes la nouvelle étoile du monde de la musique, vous risqueriez de devenir une étoile... filante ! Si vous voulez mettre un terme à votre carrière de chanteur, allez-y, essayez... Ha ! Ha ! Ha !

D le Décalé demeurait muet. Il a écouté en gardant le silence. Il ne s'est pas esclaffé, n'a pas laissé paraître non plus le moindre signe de mécontentement. J'en suis resté là, n'ayant plus rien à avancer pour conduire la conversation. On ne peut pas passer toute une soirée à évoquer des souvenirs datant de plus de vingt ans.

Au vu de l'attitude de D le Décalé, je me suis repris. Puisqu'il ne riait pas, je ne pouvais continuer à plaisanter à son sujet. Vingt ans, c'est davantage qu'il n'en faut pour transformer quelqu'un. Je ne savais pas s'il avait changé et encore moins dans quel sens. On a mangé. C'est D le Décalé et Yi Dubbing qui parlaient la plupart du temps. La conversation tournait autour du concert de Yi Dubbing, de son nouvel album, etc. Je plaçais un mot de temps en temps, mais j'avais du mal à franchir cette frontière que marquaient les regards qu'ils échangeaient.

— Ce que je voudrais te demander, c'est si tu accepterais de faire le *consulting* pour ce concert ?

C'est au moment du dessert que D le Décalé a abordé la question cruciale. Je ne m'attendais pas à ça. J'avais envisagé deux demandes possibles. La première : « Est-ce que tu pourrais te charger, pour un prix raisonnable, d'organiser ce concert ? » La seconde, plus directe : « Est-ce que tu pourrais t'en charger gratuitement ? » Je tenais ma réponse toute prête : « C'est vrai que c'est pas facile, mais... (Là, j'aurais fait semblant d'hésiter), mais puisque c'est toi, un pote du lycée, qui me le demandes, c'est OK. »

« Organiser le concert de Double Dubbing me servira de tremplin pour me propulser à la première place. Cela fait dix ans que je suis dans le métier, mais jamais je n'ai eu la chance de monter de grand concert. Je ne crois pas avoir démerité, je n'ai cependant rien fait de vraiment mémorable. Si je réussis mon coup avec ce concert, les artistes feront la queue devant ma porte. Je serai lancé. » Telles étaient les réflexions que je me faisais en gagnant le restaurant.

— Le *consulting* ? Et qui s'occuperait de l'organisation ?

— En fait... je pense m'en charger.

Dans ses paroles, j'avais senti, bien que discrètement exprimée, une véritable confiance en lui.

— Toi, t'occuper de l'organisation ? Mais tu n'as pas la formation !

— En effet. J'aime aller au concert ; n'empêche, j'y connais rien. Je ne suis pas du métier. C'est pour ça que je te demande de faire le *consulting*.

— Pourquoi ne pas tenter le coup... Mais ce n'est pas à la portée de n'importe qui. Tu sais ce que dix ans de métier m'ont appris ? Que, pour réussir, il faut être Superman ! Si on s'y prend mal, on ne fait qu'emmerder des artistes qui ont tout investi dans la musique. Laisse le travail à un pro comme moi. Tu ne sais vraiment pas vivre avec les autres. Ton pote est là, profite-en. Oublie l'argent. Si tu veux, je le fais gratis.

— Excusez-moi, mais... pour ce genre de choses, il a un don...

— Monsieur Yi Dubbing, s'il suffisait d'avoir un don, moi, je serais déjà un dieu. Savoir susciter l'émotion, avoir l'oreille musicale, posséder assez de charisme pour diriger une équipe, assurer en marketing, faire preuve de réactivité face aux imprévus, etc., etc., etc., les dons, il faut les avoir tous !

— Tout ça, c'est pas rassurant... Bon, je vais réfléchir, et on en reparlera.

En voyant D le Décalé se retirer de la conversation, je me suis senti encore plus impatient. Pourquoi ne me confiait-il pas l'organisation du concert ? Je n'en avais pas la moindre idée. Même en lui proposant de travailler gratuitement, il ne s'était pas laissé convaincre.

Notre rendez-vous n'a finalement débouché sur rien. Sur le chemin du retour, j'étais fort mécontent, sans vraiment savoir pourquoi. D le Décalé ne m'avait fait aucun mal, mais voilà que je le détestais, lui que j'avais perdu de vue depuis vingt ans. Je suis rentré chez moi où personne ne m'attendait, j'ai bu en solitaire jusqu'à quatre heures du matin. Au moment de m'endormir, je sentais peser sur moi tout le poids de mes quarante ans.

On s'est revus trois jours après. C'est lui qui est venu me voir au bureau. Quand il m'a téléphoné pour arranger un rendez-vous, je lui ai proposé mon bureau. S'il me voit à l'œuvre, me suis-je dit, peut-être changera-t-il d'avis. J'ai accentué le désordre de ma table de travail, entassé des rapports à même le sol sur l'organisation de spectacles, laissé ouvert le compte rendu de nos séances de *brain-storming*. Mon bureau est devenu une scène de théâtre destinée à le persuader.

— C'est un vrai bordel ici... Ç'aurait été mieux de se voir ailleurs, mais je ne peux pas m'absenter. Et puis, y a plus de café où on puisse discuter tranquillement, partout on vous casse les oreilles avec des chansons à la con.

D le Décalé a promené son regard sur les lieux. Ma mise en scène soigneusement préparée l'a frappé. J'ai ramassé quelques livres laissés ouverts, les ai regroupés dans un coin, et j'ai invité mon hôte à prendre place sur le canapé. Je me suis montré excellent comédien : élocution, maintien, déplacements, tout était irréprochable.

— Tu m'as dit que tu avais étudié le cinéma muet ? Tu donnes des cours à la fac maintenant ?

J'ai entamé la conversation en évoquant ce que je savais de lui. J'aurais aimé lui poser des questions comme : Ta « spécialité », c'est quoi ? C'est pas l'ingénierie des spectacles, n'est-ce pas ? Alors pourquoi veux-tu t'en mêler ?... L'autre jour, au cours du dîner, j'avais appris qu'il avait étudié le cinéma muet et je m'étais dit que ça collait avec sa personne. L'image muette, par définition, n'a pas besoin de rythme ni de notes.

— Je donne des cours dans des facs, je publie des articles ici et là, je travaille comme rédacteur pour une revue de cinéma. Mais ça rapporte pas grand-chose.

— C'est pareil pour l'organisation de spectacles. Je bosse comme un dingue pendant des mois, et après le concert, il me reste juste de quoi manger. J'ai quarante berges et voilà où j'en suis.

— Tu exagères, t'as l'air correctement installé dans la profession, non ?

— Installé ? Regarde ce canapé, c'est à peu près toute mon installation ! Pas facile à gagner, un canapé confortable, je te le l'accorde, mais c'est tout ce que je possède.

Ce que je venais de dire m'a fait me sentir tout petit. Le but n'était pas de convaincre D le Décalé de me confier son projet, simplement ça m'était sorti du cœur.

— Tu te rappelles la fête du lycée, quand on a chanté en chœur ?

Je ne m'attendais pas à le voir aborder ce sujet. Nous autres, ses camarades, on avait craint qu'il n'aille se pendre après la représentation. Ce jour-là, il avait sans doute subi la plus grande humiliation de sa vie... Nous qui, en guise de préparation, n'avions fait qu'apprendre par cœur notre vocabulaire anglais, nos formules de math et nos dates d'histoire, nous n'avions pas de raison d'être tellement plus fiers que lui, qui avait provoqué une catastrophe. Le premier couplet avait été passable. Une cinquantaine d'élèves et quelques adultes étaient venus nous écouter dans la cour du lycée, et on

avait fait de notre mieux. Notre seule préoccupation, c'était d'en finir le plus vite possible. D le Décalé s'en était tenu aux instructions : faire semblant de chanter. Mais au moment d'attaquer le deuxième couplet, à la consternation générale, on a entendu sa voix. Il avait pris une demi-mesure d'avance. Dès lors, tout s'est embrouillé. Nous, on cafouillait, le prof, les yeux exorbités, lui intimait d'arrêter, mais lui, concentré, les yeux fermés, il continuait. Les gens qui, dans le public, n'étaient pas a priori intéressés par la chorale ont accouru et les rires de l'audience ont recouvert nos voix. Le prof en colère a fait arrêter l'accompagnement, on a cessé de chanter, sauf D le Décalé qui gardait les yeux fermés. Il s'est approché de lui et l'a giflé :

— Espèce d'enfoiré ! Je t'ai dit de ne pas chanter !
La ferme ! La ferme !

Excédé, il lui a flanqué une paire de gifles en rythme avec « La ferme ! » et il a disparu derrière la scène. Nous aussi, on a quitté le plateau. On n'avait pas de raisons de s'attarder. Seul D le Décalé est resté planté là.

— Bien sûr que je m'en souviens. Ce ne sont pas des choses qu'on oublie... J'avais collectionné à peu près trois cents CD, mais le lendemain de la fête je les ai tous balancés. J'ai passé la journée dans ma chambre, à les sortir l'un après l'autre de leur boîtier de plastique, et je les ai jetés dans un sac poubelle. Après, je me suis senti soulagé... Cette histoire, c'est la première fois que je la raconte.

— Mais, au fait, pourquoi as-tu chanté ?

— J'avais honte ! Je ne pouvais pas supporter de faire juste semblant devant les spectateurs. Entre les deux couplets, l'envie de participer m'a pris : si je chante à voix basse, me suis-je dit, personne ne s'en apercevra ; juste pour moi, d'une voix à peine audible, ça passera.

— Tu ne savais donc pas de quoi tu étais capable...

— De quoi j'étais capable ? Tu as raison. Je ne le savais pas. Ensuite, je n'ai plus écouté de musique jusqu'à

la fin de mes études universitaires. Bien entendu, je n'ai jamais chanté non plus... J'ai fermé mes oreilles, aucune musique n'a pu y entrer. C'est marrant, non ?

— Après tout ça, tu voudrais monter un concert ?

— Tu as déjà vu des films muets ?

— Bien sûr. Charlie Chaplin...

— Dans les premiers muets, il y a beaucoup de choses intéressantes. Je suppose que tu n'as jamais vu de porno muet ? Pendant que le couple fait son travail, il n'y a pas de sons, mais on a quand même l'impression d'entendre des gémissements. Ils ne sont pas réels, c'est une sorte d'hallucination auditive. Qu'est-ce que les gens de l'époque ont bien pu penser en voyant ces pornos ? Le muet que je préfère, c'est *Exposition des sons*. La caméra filme des rails sans arrêt. Des rails qui tantôt s'enchaînent, tantôt s'interrompent, se courbent, disparaissent. Sur l'écran, ces images font une sorte de musique...

— Ha ! Ha ! Tu me fais un cours de cinéma ? En tout cas, les pornos muets, ça m'intéresse.

— Je voulais juste te dire que ce film a changé ma vie.

— Alors, tu t'es mis à filmer toutes les voies ferrées du pays ?

— Je me suis lancé dans mon projet quand j'étais en maîtrise. Les autres étudiants ont tourné des courts métrages, moi j'ai enregistré des chansons, des gens qui chantent.

— Tu veux dire des concerts ?

— Non, des gens qui chantent, mais sans l'accompagnement instrumental. Après avoir visionné mon film plusieurs fois, j'ai eu envie de faire des recherches sur les gens qui chantent faux. J'ai tourné un documentaire sur eux.

— Comment as-tu fait pour les trouver ? Ça ne se voit pas sur leur tête qu'ils chantent faux...

— Pas facile, en effet. J'ai demandé aux personnes

que je connais ; quand je faisais des petits boulots dans les karaokés, je prêtais l'oreille à ce que j'entendais. Dès que je trouvais une casserole, je l'enregistrais, sans l'accompagnement. Tu sais, ce qui est marrant, c'est que, jusqu'à ce que le prof me gifle, j'ignorais que je chantais faux. Mais la plupart de ceux qui chantent faux en sont parfaitement conscients. Ils prennent conscience du problème par leur entourage plutôt que par eux-mêmes. Ensuite, on leur rappelle toute leur vie qu'ils chantent faux : « Tu chantes faux, tu chantes faux... ».

Plus je l'écoutais, plus je me sentais mal à l'aise. Sans trop savoir si c'était parce que son histoire datait ou parce que j'avais été l'un des acteurs de cette péripétie qui avait bouleversé sa vie. Bref, je n'avais aucune envie de l'entendre évoquer ce genre de souvenirs. Depuis, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts. Le prof qui l'avait giflé avait dû payer cher son geste, mais nous, ne l'avions-nous pas également giflé d'une certaine façon ? Si tel est le cas, j'en suis désolé. Mais tout cela est loin. Trop de temps est passé pour que j'éprouve vraiment des regrets.

— Pourquoi veux-tu assurer toi-même l'organisation de ce concert ?

— Peut-être pour apporter la preuve que je ne chante pas faux.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça changera dans ta vie ? Tu crois que ça résoudra un problème qui te tracasse depuis longtemps ?

— Impossible de savoir si je n'essaie pas.

J'ai donc décidé de lui apporter mon aide. Pour diverses raisons. D'abord, pour qu'il n'aille pas chercher une autre maison de production. Ensuite, parce qu'il m'a confié la partie technique, le choix du staff, le son, l'éclairage, l'équipement, les décors. Enfin, parce qu'en cas d'échec ce n'est pas moi qui en souffrirai. Si le spectacle était un succès, ma réputation y gagnerait

; dans l'hypothèse contraire, je pourrais décliner toute responsabilité. En somme, c'était pour moi une affaire satisfaisante, une bonne opportunité. Et puis n'éprouvais-je pas un peu de remords à son égard ?

Ainsi, D le Décalé était le réalisateur, moi le régisseur et l'assistant réalisateur. Il s'occupait de la partie artistique, moi, de ce qui relève de la technique. Je n'endosserais ainsi aucune responsabilité si c'était un four. Un spectacle fait un bide à cause de la conception, à cause du scénario, pas pour des raisons techniques. Des problèmes de son ou de lumière peuvent se produire, mais cela n'a pas d'incidence grave. Si le spectacle est bien conduit et que l'émotion est au rendez-vous, les petits ratés de la technique passent inaperçus.

D le Décalé travaillait mieux que je ne l'aurais pensé. Certes, mon aide n'y était pas pour rien, mais il avait des talents que je ne soupçonnais pas. En bossant avec lui, je me suis rappelé mes débuts dans le métier, dix ans plus tôt. À cette époque, je faisais mes premières armes et j'essuyais constamment des volées d'engueulades de la part de mon directeur général. On se serait cru sur un champ de bataille. Pour ne pas faire de conneries, pour gagner l'estime du patron, je bûchais vingt heures par jour. Quand je réfléchissais à la conception d'un spectacle, je me mettais les chansons du chanteur dans les oreilles vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour m'imprégner de son style. Jamais je ne m'en lassais. Plus j'écoutais, plus les idées me venaient. Je planifiais le concert jusque dans mes rêves. Quand, au bout de trois ans, j'ai été promu producteur assistant, ça a surpris tout le monde. Pas moi. Cinq ans plus tard, je devenais producteur tout court, ce qui a de nouveau surpris les autres ; moi, toujours pas. Rien de plus normal. La collaboration avec D le Décalé me faisait revivre cette période où j'étais assistant de production. Je faisais le même travail, avec cette différence que, cette fois-ci, je n'étais pas tendu. Au contraire, j'éprouvais du plaisir

dans mon boulot. Peut-être parce que mon cahier des charges était moins lourd, ou parce que je n'avais pas de risque à assumer... Si bien que je me suis dit que j'étais mieux fait pour être la mouche du coche que pour diriger.

La rencontre de Double Dubbing avec le cinéma muet, telle a été, en gros, la thématique retenue pour le spectacle. Quand D le Décalé m'a exposé la trame, j'ai été épaté. Ce n'était pas exactement au point, mais l'idée était séduisante. Même pour moi, qui suis dans le métier depuis dix ans, c'était nouveau, du jamais vu. J'ai trouvé originale l'idée de marier les chansons de Double Dubbing, où se mêlent des styles assez divers, avec des scènes de films. J'ai apprécié également l'idée de remixer la musique d'accompagnement des films muets pour en créer une nouvelle. Intéressante aussi était la prestation attendue des musiciens, lesquels devaient évoluer de façon saccadée, à la manière des acteurs du muet, tout en suivant le rythme de la musique. Une nouvelle composition de Double Dubbing devait aussi illustrer un court métrage. La musique et les films muets, ce sont des choses qui s'apparient bien. Il y aurait eu des problèmes si la musique de Double Dubbing avait écrasé le film, ou inversement, mais les deux s'équilibraient. Si ce travail a été possible, c'est parce que D le Décalé avait une connaissance aiguë du cinéma muet et de la musique de Double Dubbing.

— Ça aurait été impossible sans toi.

Le compliment de D le Décalé n'a pas été pour me déplaire. D'autant qu'il disait vrai. Moi aussi, j'avais bien travaillé. Connaissant le boulot, je n'avais pas de raison d'être inquiet. Tout ce qui relevait de ma responsabilité s'était fait en douceur, comme jamais. Lui et moi avons été de parfaits partenaires. Une semaine avant le concert, alors qu'il était en train de peaufiner l'équilibre sonore, D le Décalé s'est tourné vers moi :

— Je peux te demander une autre faveur ?

— Tu me fais peur... Qu'est-ce que c'est ?

— J'aimerais inviter quelques personnes. Tu pourrais les contacter ?

— Moi, les contacter ? Contacter qui ?

— Les camarades du lycée. Je voudrais inviter les membres de notre chorale. Ça m'embête un peu de les appeler, moi. Tu es toujours en contact avec certains d'entre eux, non ?

En effet, j'étais en relation, pour des raisons personnelles, avec trois ou quatre d'entre eux. Compte tenu de ce qui s'était passé au lycée, il ne me semblait pas vraiment opportun de les inviter. Cette chorale n'était pas un bon souvenir et je n'étais pas sûr que les autres aient envie de revoir D le Décalé. Mais c'était une bonne occasion de me faire un peu de publicité. Mes amis ne me disaient-ils pas souvent : « Pourquoi ne nous invites-tu jamais à tes concerts ? »

— Ouais, c'est une bonne idée. Vingt ans après, les retrouvailles de la légendaire chorale ! J'ai les coordonnées de quelques-uns. Avec ça, on devrait pouvoir contacter un bon nombre d'entre eux. Peut-être pas tous, mais presque.

En passant mes appels, j'ai appris beaucoup de choses. Sur les vingt membres de notre chorale, il y en avait un qui s'était tué deux ans plus tôt dans un accident de voiture. Comme on n'était pas très proches, je n'avais pas été prévenu. Un autre luttait contre la maladie. Cancer du foie. On lui donnait six mois. Je ne me rappelais pas son nom. J'ai beaucoup hésité avant de l'appeler. Il m'a dit en pleurant qu'il viendrait sans faute. Un était en voyage d'affaires à l'étranger, deux avaient émigré. Il en est resté trois que je n'ai pas pu joindre. Tous les autres ont promis de venir. On pouvait donc compter sur treize anciens élèves.

Au téléphone, j'ai essayé de me rappeler le visage de ceux à qui je parlais. En vain. Aucun souvenir un tant soit peu précis ne m'est revenu. Rien d'étonnant,

au fond : les membres de la chorale appartenaient à des classes différentes, personne ne s'impliquait sérieusement, chacun était plongé dans ses révisions. Je leur ai réservé des places dans les premiers rangs.

Le projet a reçu un écho très favorable. Trois jours avant le concert, tous les billets étaient vendus : du jamais vu. Des journalistes de la télévision ont accouru. Ils ont fait un court reportage sur les répétitions et je leur ai suggéré de m'interviewer :

— Les chanteurs se plaignent, ils disent que plus personne n'achète leurs albums, que c'est la fin de la musique. À mon avis, l'avenir de la musique n'est pas dans les disques, il est au concert. Les CD, on les écoute gratis, mais pas le concert. C'est là que se trouve la musique du futur.

Tout le pays m'a entendu à la télé. À l'écran, on a ajouté sous mon nom : « Organisateur du premier concert de Double Dubbing ». Intitulé incorrect, mais ce n'était pas la peine de corriger. Si le spectacle avait du succès, les artistes viendraient faire la queue à ma porte. Jusqu'à la veille du concert, j'ai vérifié plusieurs fois l'état de marche du matériel sonore et de l'éclairage. Je vivais les heures les plus importantes de ma vie. J'étais tendu, tous mes sens mobilisés par l'attente.

Le jour J, deux heures avant le début de la soirée, D le Décalé et moi prenions un café, assis au bord du plateau, les jambes dans le vide. Les préparatifs étaient terminés, on venait de boucler les deux répétitions, artistique et technique. Les fauteuils vides nous regardaient.

— J'ai la trouille. Je ne savais pas que monter un spectacle, ça pouvait donner la trouille. Ça va pas tarder à commencer...

— T'inquiète pas ! Cette soirée fera date dans l'histoire. Un spectacle d'un type nouveau va commencer, du jamais vu ! J'te jure !

« À l'attaque ! » On s'est armés de courage et on s'est lancés dans les dernières vérifications. Quand vous vous affairez de tous les côtés derrière le plateau, une heure passe comme une seconde. Entre un tic et un tac, la salle s'est trouvée remplie. Depuis l'endroit où nous nous trouvions, la rumeur des bavardages nous parvenait comme un bruit de vague. En un rien de temps, un véritable raz-de-marée a englouti la salle. J'ai passé un œil à travers le rideau : plus aucune place vacante. Les flashes crépitaient, quelques fans commençaient à hurler. Eux aussi étaient tendus. Une fois la lumière éteinte, le bruit de vagues est tombé. Le spectacle s'est ouvert sur un court métrage muet. Allongé sur la voie ferrée, un homme tente de se suicider. Il porte un complet. Le train ne vient pas. L'homme se lève, puis s'allonge de nouveau. Son installation est inconfortable. Il change de position. Le lendemain, il réapparaît. Cette fois, il a apporté un oreiller. Il le cale sur le rail, pose la tête dessus. Le jour suivant, il revient avec une couverture. Le jour d'après, on le voit arriver, une petite cabane sur la tête. Il l'installe sur le rail. Une lampe brille à l'intérieur. Quand la lumière s'éteint, on aperçoit le train au loin. Il s'approche peu à peu. La lumière se rallume dans la cabane lorsque le train est tout proche. Et, juste avant la collision, bang ! les guitares électriques explosent.

— Ouah !!!

Double Dubbing surgit dans un déferlement de lumières. Un raz-de-marée sonore submerge la salle. Même à mes yeux, l'ouverture a été grandiose. Les musiciens ont jailli sur la scène en crevant l'écran où le film était projeté. Prolongeant le mouvement du train au moment où il percutait la cabane, ils se sont lancés sur les spectateurs. La musique était prodigieuse, dix fois plus puissante que ce que j'avais entendu sur les CD ou au cours des répétitions. Malgré son caractère inclassable, cette musique, plus violente que le rock, plus libre

que le jazz, plus classe que le classique, plus rythmique que le funk, ensorcelait les esprits. Double Dubbing et son groupe régnaient en maîtres sur la scène au point qu'il était difficile de croire que c'était leur premier concert. D le Décalé avait fort bien goupillé son *story-board*, c'était indéniable.

Les spectateurs ont particulièrement aimé le moment où Double Dubbing a illustré musicalement *L'Éternuement*, film muet de très courte durée. Au début apparaît le visage d'une femme en gros plan. Son nez la titille, elle essaie de contenir un éternuement tout près d'exploser, et puis... voilà, c'est tout. Double Dubbing accompagnait la séquence de façon malicieuse. Les spectateurs ont d'abord éclaté de rire en voyant les grimaces de la femme, puis de nouveau en entendant le commentaire musical en porte-à-faux : la musique, au lieu d'être synchrone avec l'image, avançait de façon curieusement décalée. La salle était aux anges. Je ne pense pas que Double Dubbing ait composé ce morceau pour D le Décalé, mais il aurait très bien pu le lui dédicacer : « Composition décalée pour D le Décalé ».

Le show terminé, les spectateurs ne voulaient pas quitter la salle. Tous criaient : « Encore ! Encore ! » Double Dubbing avait prévu un bis. Il est réapparu et les lumières de la salle se sont éteintes. Le calme est revenu dans le public. Des sons se fondaient en une longue ligne horizontale et lisse, musique apaisée venue d'ailleurs, à peine audible. Normalement, le groupe aurait dû jouer son plus gros tube, quelque chose clochait...

— Le son... y a quelque chose qui va pas, vérifie le son !

Voix de D le Décalé dans mon casque :

— Calme-toi, mon vieux, tout va bien. Je ne t'en ai pas parlé, c'est une surprise pour nos potes d'il y a vingt ans.

Le volume prend de l'ampleur. La musique coule des haut-parleurs, se glisse dans les oreilles. On dirait une chanson. Quelqu'un qui chante *a cappella*. Le morceau ne m'est pas inconnu. Le titre me revient : *Aujourd'hui, j'ai ouvert mon cœur*. C'est ce que notre chorale avait chanté lors de la fameuse fête du lycée il y a vingt ans ! Mais qui chante ? Ce n'est pas ma voix, ni celle d'aucun de nos camarades du lycée. Ce n'est pas celle de D le Décalé non plus. Une voix multiple, composée de deux, trois, quatre, cinq voix. Ensemble, elles forment un chœur. Un chœur ? Façon de parler car toutes sont désaccordées.

— C'est notre chanson d'il y a vingt ans, m'a fait savoir D le Décalé par notre liaison audio, interprétée par des gens qui chantent faux ; j'ai fait un mixage de mes vingt-deux voix préférées. Amuse-toi bien !

On était dans le noir complet. Les voix, surgies des profondeurs de l'obscurité, produisaient une musique d'une grande beauté. Était-ce dû à l'absence de toute lumière ? Bien que discordantes, elles formaient un étrange accord. On n'avait pas l'impression d'entendre chanter faux. Oui, peut-être était-ce dû à l'obscurité. Le chant progressait lentement, errant comme une main qui tâtonne à la recherche de l'interrupteur dans une pièce plongée dans le noir. Personne ne riait. Dans le public, il y en avait même qui chantaient le refrain de *Aujourd'hui, j'ai ouvert mon cœur*. Après le premier couplet, on a entendu le piano. La lumière est revenue. Double Dubbing a égrené les quelques notes d'introduction du deuxième couplet. La salle a applaudi, lancé des bravos, sifflé.

Dès le début du deuxième couplet, Double Dubbing a cessé de jouer. De toute évidence, son accompagnement aurait rendu le chant dissonant. Si les vingt-deux voix s'harmonisaient si bien, c'était grâce au mixage réalisé par D le Décalé. Ces vingt-deux voix, il les avait arrangées merveilleusement, elles se superposaient sans jamais se contrarier, sans nuire en rien à la chanson.

Sur les visages des anciens collègues du lycée, assis près du plateau, je lisais une sorte de rêverie, tous étaient plongés dans des souvenirs vagues et lointains. Ils semblaient suivre la chanson. Moi aussi, je me suis surpris à fredonner. Les paroles me sont revenues. À la différence de ce qui s'était passé vingt ans plus tôt, c'est nous qui feignons de chanter en suivant du bout des lèvres. C'était notre façon de marquer notre respect à D le Décalé.



LES MANIAQUES DE VINYLES

Titre original : Binilgwang sidae



« Vvv-vvv-vous tous ici ! Découvrez différentes voies ! Un, deux, trois, quatre. Trois, quatre, un, deux. En disc-jockey, di-di-disc-jockey vous renaîtrez ! »

Chaque fois que j'entends le rap du directeur je ne peux m'empêcher de bâiller. Depuis une année que je suis dans cette école, la profonde fatigue que j'éprouve non moins que sa voix soporifique me plongent dans d'interminables bâillements.

Les jours défilent et je tourne tel un disque qui ne s'arrête jamais, j'en ai parfois le vertige. La journée, je travaille chez un disquaire ; le week-end, je fais des extras comme disc-jockey ; je dois également assister aux cours cinq jours par semaine. J'essaie de tenir le rythme mais même garder la position assise me fatigue.

Tout ce temps passé ici ... Je suis fier d'avoir tenu le coup mais maintenant, j'aimerais passer un nouveau disque, écouter de nouvelles chansons. La semaine prochaine, si je réussis l'épreuve de la fête de fin d'année, j'obtiendrai mon certificat de disc-jockey professionnel de l'Institut artistique de DJ.

Après les cours, je range mes platines et mes disques, Koala me demande :

— Ça te dit d'aller faire les disquaires ?

Ce n'est pas un DJ hors pair mais je trouve son surnom parfait, sa tête ressemble vraiment à celle d'un koala. Prendre un nom de scène est la première étape préalable au métier de DJ, il faut oublier son nom d'usage et s'en choisir soi-même un nouveau : moi, c'est DJ Stiff.

— Dans quel quartier veux-tu aller fouiner aujourd'hui ? lui demandé-je en rangeant le carton de la platine dans mon casier.

— Je ne sais pas. Avec toi, on trouve toujours de bons trucs. Donc, c'est toi qui décides.

— Si on y retournerait ?

— Où ?

— Au « Réserv'vinyle » !

— Tu veux encore passer une nuit blanche là-bas ?

— La deuxième fois, ça devrait être moins dur, non ?

Nous remplissons nos estomacs dans une petite échoppe et nous mettons en route pour le magasin de disques que nous appelons entre nous le « Réserv'vinyle ». Nous l'avons découvert par hasard il y a environ un mois. Dès notre première visite, nous avons fureté dans cette montagne de vinyles durant plus de sept heures ; le propriétaire nous avait autorisé à y passer la nuit, bien entendu il avait verrouillé la porte, nous n'avions aucun moyen de sortir, ni aucune intention de tenter quoi que ce soit. « Réserv'vinyle » ressemble plus à un labyrinthe qu'à un magasin ; d'étroits sentiers s'ouvrent au milieu de cette montagne de disques qui menace de s'effondrer au moindre faux pas ; il s'en dégage une odeur de papier humide et de moisissure typique des vieux vinyles. Nous avons récupéré une trentaine de petites merveilles. D'autres auraient considéré ces disques tout juste bons à être jetés, mais à nos yeux ils représentaient de véritables trésors. Le lendemain matin, quand le vieux propriétaire a ouvert la porte, nous dormions avec des disques en guise de couverture et d'oreiller.

Nous arrivons au magasin, il est déjà plus de vingt trois heures. Il ne reste qu'une heure avant la fermeture. Si nous ne trouvons pas notre bonheur d'ici là, il nous faudra passer la nuit sur place ; une nuit blanche dans

ce sous-sol, même pour les fêrus de vinyles que nous sommes, ce n'est pas une mince affaire. La dernière fois, après avoir passé la nuit ici, le lendemain j'étais aussi lessivé que du papier détrempé et je dégageais une odeur étrange, je m'étais dit qu'à la prochaine occasion je reviendrai en journée, et voilà le résultat...

Nous traversons l'espace de vente du rez-de-chaussée. Tandis que nous descendons l'escalier qui mène au sous-sol, nous entendons la voix du vieux propriétaire :

— Dépêchez-vous de trouver ce qu'il vous faut aujourd'hui ! Vous ne comptez pas encore passer la nuit ici ?

— On ne sait jamais. Ça dépend... répond Koala.

En entrant dans le sous-sol, nous inspirons à pleins poumons. Sentir l'odeur des vinyles, c'est comme respirer l'air de notre enfance.

Nous commençons à explorer la pièce. Il existe quelques astuces pour dénicher les bonnes affaires : identifier le style de musique au premier coup d'œil sur la pochette, juger l'état du disque – voilé, rayé – simplement en passant la main dessus. Une fois les disques présélectionnés, entassés dans un coin, il faut les réexaminer minutieusement, les meilleurs vinyles sont choisis en fonction de la somme dont on dispose. Avec ces astuces et suffisamment d'argent, il est possible de trier plusieurs dizaines de références en une heure. Koala et moi entamons la fouille d'une zone inexplorée lors de notre dernière visite.

— Stiff, c'est pas mal ici.

À peine cinq minutes plus tard, Koala déniche une mine d'or : une pile de disques rares des années 60. Aucun n'est à jeter. Il arrive parfois de tomber sur une telle aubaine dans les magasins de disques ; certainement une personne qui avait besoin d'argent de toute urgence et qui avait vendu tous ses disques. Nous les inspectons les uns après les autres, ils sont tous en parfait état.

— Avec ces disques, tous les spectateurs vont s'évanouir à la fête ! Tu ne crois pas ?

— Plus besoin d'aller faire les magasins pendant au moins deux ans ! Tu as découvert ce filon, tu choisis en premier.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est toi qui as proposé de venir ici, toi d'abord !

Ah, la fraternité entre DJ ! Au même moment, un bruit s'élève dans un coin, les piles de vinyles s'écroulent. Quand l'éboulement s'arrête, quelqu'un pousse un gémissement ; un homme qui porte un chapeau cloche gris s'extirpe du tas de disques, il s'approche de nous en époussetant son blouson et s'affaire à ramasser les disques que nous avions fraternellement répartis.

« Que faites-vous ? » peste Koala.

L'homme reste muet.

« Ne voyez-vous pas que nous choisissons des disques ? » insiste Koala, la main solidement posée sur le tas de disques.

— Je les ai triés, rétorque l'homme d'une voix nonchalante.

— Vous racontez n'importe quoi ! Nous venons de les trouver... Pouvez-vous prouver que vous les aviez mis de côté ?

Koala n'en démord pas, pourtant cet homme dit peut-être la vérité : il était peu probable de trouver autant de bons disques au même endroit. L'homme fixe de son regard vide les yeux tremblants de Koala, sans lui prêter d'avantage attention, il continue à ramasser les disques.

— Dites donc ! Nous les avons trouvés !

Koala l'empoigne par le bras, l'homme se dégage brutalement et prend une centaine de disques. Il se précipite vers l'escalier. À sa manière de tenir les disques, nous comprenons que nous avons affaire à un spécialiste, Koala enjambe une petite pile de disques pour lui barrer le passage :

— Serais-tu fou ? Hé ! Pose-les par terre ! Es-tu sourd ?

Je dois intervenir. Je calme Koala et me tourne vers l'homme :

— Excusez-vous, il s'emporte facilement... Je peux vous poser juste une question : vous les avez choisis vous-même ?

— Oui.

— Vous êtes doué pour repérer les disques ! Êtes-vous DJ par hasard ?

Il se contente de répondre par la négative sans dire ce qu'il fait. À aucun moment de notre conversation il ne me regarde dans les yeux. Soit il est très timide, soit il se fiche de nous ; nous ne pouvons le laisser partir sans rien tenter.

— Nous sommes DJ. Nous avons besoin de ces disques pour la fête de fin d'année la semaine prochaine ! Accepteriez-vous de nous les revendre ? Nous vous en donnerons un bon prix.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il n'y a pas de preuve ! Viens, servons-nous !

L'homme pose les disques dans un coin. Il sort son portefeuille et me tend une carte de visite, je peux y lire « Collectionneur de disques en tous genres » ainsi que son numéro de téléphone.

— Exceptionnellement, j'accepte de vous les vendre, mais à une condition...

— Quel comique celui-là ! Quelle condition ?

Je pousse Koala dans un coin pour entendre ce que dit l'homme.

— Il faut d'abord que je les écoute. Je vous les vendrai dans une semaine, d'accord ?

— Cela ne nous arrange pas vraiment, nous avons besoin de temps pour répéter avant la représentation.

— Disons... Dans trois jours alors, cela ira ?

— Ok, mais comme cela risque d'être un peu juste... Moi aussi je pose une condition : nous vous en

donnerons le prix que vous les avez payés, c'est d'accord ?

— Pas de problème.

Koala n'a rien à ajouter, il faut dire que nous n'avons pas à nous plaindre, finalement nous allons acheter les disques au prix que nous voulions, nous n'avons plus qu'une seule chose à faire : attendre trois jours. Nous accompagnons l'homme jusqu'à la caisse et photocopions le ticket sur lequel figure les titres des albums, puis nous le regardons partir au volant de sa voiture.

Je demande au propriétaire s'il le connaît.

— Il vient de temps en temps, il rafle pas mal de disques. Je ne sais rien de plus.

Évidemment, le reste n'intéresse pas le propriétaire. L'homme n'a même pas discuté le prix ; un client qui paie sans marchander est toujours le bienvenu. Koala et moi, nous passons plus de temps à négocier le montant de nos achats qu'à choisir les disques. Quand Koala se laisse emporter : « Et là, vous voyez bien qu'il y a au moins deux rayures ! Oh là là ! En plus il est tordu ! Ce serait absurde de les payer ce prix. », c'est à moi de conclure en l'approuvant : « Tu as raison ! Il est vraiment tordu ! », nous obtenons ainsi pas moins de dix pour cent de réduction. La dernière fois, alors que nous avions acheté une trentaine de disques, nous avons eu recours à la même tactique et donc réalisé quelques économies bien que le propriétaire de « Réserv'vinyle » n'accorde pas facilement de rabais. Il est plutôt du genre à dire : « Vous voulez acheter ce disque, voici le prix, si non, fichez le camp ! ». Aujourd'hui nous n'avons pas le choix, pour la première fois, vu que l'homme n'a pas marchandé, nous n'aurons pas la moindre ristourne. Cet événement aura peut-être une incidence sur nos vies, qui sait ?

Pendant trois jours, nous ne nous rendons plus dans aucun magasin de musique. Inutile. Quatre-vingt-treize disques sensationnels seront bientôt entre nos

main, alors nous flemmardons. Sans les disques nous ne pouvons répéter, mais de temps à autre, à partir de la liste de titres, nous imaginons la musique. Dans nos moments d'ennuis nous communiquons par mixages interposés, chacun scratchant des vinyles sur sa platine.

Je lance :

— Bbi-bi-bi, tchiii-tchic-tchiki, ttwi-ttwi-ttwi, hii-pi-pi

Lui répond :

— Tougou-tougou-boum-tchtch-dou-dou-tchcki-doun-doun, pe-pe-ppi-ppi-hi-tchi-ki-pi-pik, huii-tchiki-tchiki

Personne ne comprend ce que nous disons, mais c'est notre manière de communiquer. Lorsque je fais écouter un morceau que je mixe à Koala, il répond par un scratch approprié. Pour nous, ces sons forment un langage, chacun exprime à l'autre ce qu'il pense. Pendant nos séances de mixage, nous n'avons pas besoin de parler, il nous arrive parfois de passer deux heures sur nos platines sans faire de pause, nous n'échangeons pas un seul mot tout ce temps-là, mais c'est comme si nous avions eu une longue conversation.

Un DJ a besoin de deux platines et d'une table de mixage, il pose un vinyle sur chaque platine et ajuste les sons grâce au *crossfader*. Voici un schéma tracé par mes soins de la disposition du matériel :

O__O

Koala a collé ce dessin sur la porte de sa salle de répétition, d'ailleurs cela peut faire penser à un koala. Il symbolise bien notre relation : lui et moi, deux platines reliées par un fil.

Nous avons rendez-vous avec l'homme dans une station de métro pour récupérer les quatre-vingt-treize disques. « Cela n'a pas dû être facile de tous les écouter en trois jours ! » Il ne répond pas. « Alors, ils sont bien ? » Il reste silencieux. Nous lui donnons l'argent et passons en revue chaque disque en vérifiant la liste sur le ticket de caisse : le compte est bon. Je lui tends ma carte de visite et ajoute qu'il peut m'appeler s'il a d'autres disques à vendre. En tant que DJ, nous avons toujours besoin de nouveaux disques. De retour à la salle de répétition, Koala me dit : « Il est un peu bizarre ce type, non ? Tu as vu ses yeux ? On dirait qu'ils sont phosphorescents. » Rien d'alarmant, n'importe qui penserait la même chose de nous en voyant nos yeux de joueurs de platine.

Écouter tous les disques nous prend toute une journée, nous les annotons en leur collant des étiquettes : ce sont des pièces de choix que tout DJ rêve d'avoir ; Koala s'exclame : « Il n'est pas DJ, comment peut-il connaître autant de musiques ! » Je n'aurais pas dit mieux.

Dans nos têtes, nous assemblons les morceaux de musique que nous venons d'écouter. Cette tâche est semblable à la fabrication d'un vitrail composé de différents morceaux de verre, à l'assemblage d'un puzzle. Une fois chaque pièce à sa place, la création musicale du DJ voit le jour. Ni la rapidité aux platines, ni même les techniques de mixage ne sont réellement déterminantes, ce qui est fondamental c'est d'avoir l'oreille pour choisir les bons disques, les bons morceaux, la capacité à les assembler et à les adapter.

Trois jours avant la fête de fin d'année, le matin, alors que je viens de passer la nuit à travailler des morceaux que je n'arrive pas à enchaîner, l'homme me téléphone. Il me dit qu'il veut se débarrasser de tous

ses disques ; il ajoute que si je suis intéressé, je peux venir les récupérer dans son local. Un homme avisé comme lui possède certainement un grand nombre de précieux disques, mais je n'ai pas les moyens d'en acheter autant. « Ne vous inquiétez pas pour l'argent, vous pouvez venir jeter un coup d'œil et en acheter seulement quelques-uns. » dit-il d'une voix aimable. Son changement de ton me laisse supposer qu'il a une idée derrière la tête mais sa proposition est si alléchante que je ne peux la décliner. « Je ne peux pas venir la journée, seulement le soir. » « Aucun souci, appelez-moi ce soir. » Toute la journée, j'ai du mal à rester concentré, mon esprit est ailleurs ; quatre CD sont volés, je me coupe même au doigt en emballant une commande internet. Je propose à Koala de m'accompagner, mais il a déjà prévu quelque chose. « Je n'aime pas ce type, mais achète plein de disques pour moi ! » L'idée d'y aller seul ne m'enchant guère, cependant je n'ai pas le choix.

Comme je l'avais imaginé, son local est en sous-sol. Dans cette pièce qui fait la moitié du Réserv'vinyle, les disques sont empilés comme au magasin mais ici, ils sont bien ordonnés. En voyant tous ces disques, je prends peur. « Bon sang, ce mec est... ». Je le sens à côté de moi qui me surveille, je suis étrangement mal à l'aise mais je ne dois rien laisser transparaître.

— Pensez-vous finir de trier les disques qui vous intéressent dans la soirée ?

Bien sûr que non, c'est impossible, il me faudrait un an ne serait-ce que pour jeter un coup d'œil aux pochettes de tous ces disques. Dans la pièce, il y a au moins... En fait, je n'ai pas la moindre idée du nombre de disques rassemblés ici.

— Combien de temps m'accordez-vous ?

— La nuit.

— Et demain ?

— Le local sera vide.

— Il n'y aura plus rien ?

— Plus aucun disque. Alors, vous êtes toujours intéressé ?

— Je crois que oui.

— Je vous laisse jusqu'à demain matin. Il y a une platine là-bas, vous pouvez les écouter autant que vous voulez.

— Cela ne sera pas nécessaire.

— Vous êtes vraiment très fort ! Je serai dans mon atelier au premier étage. Si vous avez besoin d'aide, il vous suffit de décrocher l'interphone.

— D'accord. Allez, c'est parti !

« Clac ! » L'homme ferme la porte, il est neuf heures du soir. Pour un sous-sol, l'air est sain et il ne fait pas froid, tout au plus un peu frais, mais ce n'est pas gênant car je vais bientôt transpirer. Je me dirige vers la platine, elle est banale, il y a également un ampli et un jeu d'enceintes bon marché. Je mets le premier disque qui me tombe sous la main. « Du calme, pas de précipitation ! » La musique provenant des enceintes réchauffe l'atmosphère. Je fais le tour du local : des disques, encore des disques, rien que des disques. Je divise la pièce en six zones et élabore mon planning, j'ai jusqu'à neuf heures du matin, cela me laisse douze heures, autrement dit deux heures par zone : c'est suffisant. Le problème c'est mon état physique ; je fais quelques étirements, chauffe mes épaules, assouplis mes hanches, la jambe posée sur l'une des enceintes, je me penche en avant. « Tchitchi » le frottement du saphir de la platine me détend, je commence l'exploration de cette montagne de disques et décide d'une pause de dix minutes toutes les deux heures, même si je n'ai pas terminé de ratisser une zone, je mets mes regrets de côté et passe à la suivante. Cette mission est plus ardue qu'à l'accoutumée, trop nombreux sont les disques qui me plaisent, je dois revoir mes critères de sélection à la hausse ; dans le caddie, je mets uniquement les disques en parfait état.

À quatre heures du matin, j'ai mal à la nuque, puis aux yeux et aux reins, l'envie de faire une pause me taraude mais je résiste. « Encore un petit effort ! », dix minutes toutes les deux heures, la règle, c'est la règle. La musique s'est arrêtée depuis longtemps, marcher jusqu'à la platine pour changer de disque me ferait dépenser trop d'énergie que je n'ai pas envie de gaspiller. Sans musique, ce n'est pas si mal. Au contraire, je me concentre mieux. Vers sept heures du matin, j'hésite à renoncer au dernier secteur, j'ai déjà mis de côté plus de deux cents disques dans le caddie et manque de place oblige, j'ai dû empiler une trentaine de vinyles dans un coin. La pensée que les meilleurs disques se trouvent peut-être dans cette dernière zone me pousse à me relever. Je mets un autre vinyle sur la platine, je choisis un morceau de funk pour changer un peu l'ambiance, je me sens tout engourdi. À neuf heures du matin, je n'ai plus qu'une idée en tête, sortir au plus vite. Une fois les disques hors de ma vue, la tentation disparaîtra. Je n'ai pas entièrement exploré le dernier secteur, mais je pense que j'ai assez cherché.

Je rassemble les vinyles en trois piles devant la porte. En tout, il y a trois cent cinq disques. Si je compte qu'une centaine plairont à Koala, cela m'en laisse environ deux cents. Finalement, cela ne fait pas tant de disques ! Je décroche l'interphone et laisse sonner un long moment, personne ne répond. Je raccroche et décroche de nouveau, toujours personne. Il est neuf heures et demie, j'essaie de le joindre sur son mobile, pas de tonalité. Sur l'écran de mon téléphone portable, l'icône du signal de réception est barrée d'une croix rouge, pas de couverture réseau. L'angoisse m'envahit. Je succombe à la fatigue et m'allonge dans le fauteuil. Quand je ferme les yeux, toutes les pochettes de disques que j'ai vues s'envolent une à une telles les feuilles d'un éphéméride.

La sonnerie de l'interphone me réveille. Il est dix heures du matin. Ma première pensée est : « Si je prends un taxi, je peux arriver au magasin avant onze heures ! »

— Avez-vous fini ?

Entendre sa voix à l'autre bout de l'interphone me soulage.

— Ouvrez la porte. Je meurs de froid.

— Ferait-il froid au sous-sol ?

— Vous n'y avez jamais passé la nuit ?

— Jamais passé la nuit ? Comment oses-tu dire cela alors que tu as vu tous ces disques empilés ? Chaque disque a été choisi et apporté ici par mes soins. Cela m'a pris dix ans, dix ans !

— Au total, j'en ai choisi trois cent cinq. Descendez vite qu'on fasse les comptes.

— Comment ? Trois cent cinq ? Tu as bien dit trois cent cinq ? Quel imbécile ! Tu as choisi trois cent cinq disques ? Pour toi, seuls ces trois cent cinq disques valent le coup ? Espèce de DJ de...

— Que vous arrive-t-il ? Je n'ai ni le temps, ni l'argent...

Son tutoiement m'agace. Mais comme il semble plus âgé que moi, je ne me formalise pas. Je m'efforce de rester courtois. La porte ne s'ouvre pas de l'intérieur et je n'ai pas la clé.

— Je te laisse encore une heure pour arriver à six cents disques.

— Ouvrez la porte, il faut que nous discussions face à face.

Il ne répond pas. J'appuie sur la touche d'appel, en vain. Téléphone portable en main, je fais le tour du sous-sol, aucun réseau nulle part. Seul Koala sait que je suis chez ce type, mais il ne sait pas exactement où il habite. Il n'y a qu'une personne qui peut m'ouvrir la porte, pour ça je dois patienter encore une heure. Je n'ai plus la force de trier les disques, je prends d'em-

blée les piles les plus proches de moi, je m'apprête à les compter pour vérifier que cela fait bien six cents, finalement je renonce. « Six cents », il n'entend pas « six cents » au sens propre, c'est un exemple pour signifier « plus de disques ». Assis dans le fauteuil, je contemple ces six colonnes de vinyles, elles s'apparentent à un mur.

À onze heures, l'interphone sonne.

— As-tu fini ?

— Oui, j'en ai six cents.

— Vraiment ?

— Six cents, ni plus ni moins.

— Bien.

— Alors ouvrez la porte !

— J'ai une dernière question à te poser...

J'ai mal aux reins, des crampes aux épaules et l'arrière du crâne engourdi. Une seule idée en tête, sortir d'ici.

— Penses-tu qu'un DJ est un artiste ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je répète : un DJ, est-il un artiste ? Oui ou non ?

— Si je vous donne la bonne réponse, pourrai-je sortir ?

— Je ne peux te le garantir, mais probablement que oui.

— Un DJ n'est pas un artiste. C'est bien la réponse que vous attendiez ?

— Je n'attends rien. Je te demande juste ton avis.

— Dans ce cas, je pense qu'un DJ est un artiste.

— Pourquoi ?

Ma tête se met à tourner comme un vinyle. Pourquoi ? Je dois répondre. Pourquoi ? Je n'ai pas de réponse.

— Si tu ne peux pas répondre, cela signifie qu'un DJ n'est pas un artiste. Si tu étais un artiste, tu saurais répondre à ce genre de question, non ? Si tu n'as pas de cervelle, tu devrais écrire la réponse sur un papier à garder avec toi !

— Qu'attendez-vous de moi ?

Je sens la colère monter en moi, mais je n'ai aucun moyen de l'exprimer. Je ne peux ni utiliser la force, ni pousser de cris. Je suis prisonnier d'un épais voile transparent, solide, indéchirable. Il reste silencieux un long moment. J'observe la porte métallique, pourrai-je la forcer ?

— Je n'aime pas les DJ. Sais-tu pourquoi ? Ils rayent les disques.

— Vous les connaissez mal. Personne ne prend plus soin des disques que le DJ !

— Ha ! Ha ! Je plaisante. C'est une blague ! Ne t'emballe pas.

— Bon, alors. Un DJ n'est pas un artiste. Vous êtes content ?

— Tu manques de confiance en toi ! Tu changes d'avis trop vite, non ? Si d'autres DJ t'entendaient, ils seraient déçus.

— Qu'est-ce que je vous ai fait ? Je ne suis pas encore DJ, j'aspire seulement à le devenir.

— Nous sommes d'accord, les Dj sont incorrigibles ! Ils ne savent que prendre la musique des autres pour la hacher menu et ils se prennent pour de grands artistes. Toi, tu as encore du potentiel ; quand je t'ai vu pour la première fois au magasin je t'ai observé discrètement, tu t'y connais pas mal en musique, non ? C'est ce que tu crois ?

— Je ne sais pas.

— Il existe mille façons de s'intéresser à la musique : chanter, jouer d'un instrument, ou encore devenir critique musical. Mais toi, pourquoi as-tu choisi de devenir DJ ? Bon sang !...

Je tire le fauteuil près de l'interphone pour m'asseoir.

— ... Il y a une chanson que j'adore. « Fever », tu la connais ? Elle est très connue. Chaque fois que je vais dans un bar, je la demande. Un jour, comme d'habitude, je demande ma chanson, et devine ce qui s'est

passé ? Le barman a passé un remix d'un foutu DJ au lieu de la version originale. Ce DJ avait complètement saboté l'émotion du morceau et se vantait partout de maîtriser toutes sortes de techniques. Nom d'un chien ! Pour lui c'était de la musique. Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'ai ressenti, j'ai cru que mon cœur se déchirait. Tout comme cette musique, mon cœur a été réduit en mille morceaux : les DJ dévastent toute la musique.

— L'ère d'une nouvelle musique est arrivée.

— Tu plaisantes ? Musique nouvelle ? Tu trouves cela nouveau ? Écoute attentivement ce que font les DJ. Ils piochent des idées çà et là, s'ils sont à court d'inspiration, ils scratchent, mixent, retournent, copient pour sortir un disque sous leur nom. Je leur mettrais ma main en pleine figure.

— C'est leur manière à eux d'apprécier la musique. Quelle conclusion en tirez-vous ? Vous voulez tuer tous les DJ du monde ?

— J'aimerais bien. Oui vraiment. Si je pouvais, je les séquestrerais tous dans cette pièce. Je les nourrirais de vinyles, un seul par jour. Non, ce serait déjà trop pour eux. Les DJ sont rien qu'une bande d'enfoirés qui n'y connaissent rien en musique. Autant jeter des perles aux pourceaux !

— Tous les disques que vous collectionnez sont extraordinaires. Les apprécier signifie que l'on s'y connaît en musique, non ?

— À quoi bon être calé en musique ? Les DJ ne la ressentent pas, ils ne pensent qu'à la hacher menue pour s'en servir... Tu as une platine à ta disposition, profite bien de la musique. L'endroit est parfait, calme, personne pour te déranger, des disques à foison... Tâche de percevoir l'esprit des artistes ! Et dire que tu pourrais choisir plus d'un millier de disques exceptionnels... Pfff, tu n'en as trouvé que trois cent cinq ? Cherche encore monsieur le DJ ! Espèce d'ordure !

Il jette le combiné, je n'entends plus rien.

Assis dans le fauteuil, je tente de remettre de l'ordre dans mon esprit, en vain. Bon sang, pourquoi moi ? Tout a commencé par cette rencontre au Réserv'vinyle. Est-ce parce que j'ai convoité les disques qu'il avait choisis ? Ou bien peut-être m'a-t-il déjà vu au club où je travaille ? Un remix ne lui a peut-être pas plu ? Aucune idée. Pourquoi moi ? Cette question tourne en boucle dans ma tête. Je n'ai plus envie de prendre de disques, quels que soient mes choix le résultat sera le même. Il n'y a rien d'autre à faire, je dois attendre qu'il vienne ouvrir la porte. Trente minutes s'écoulent. L'interphone ne sonne toujours pas, j'appuie sur le bouton, il n'y a plus de tonalité. Je pousse la porte de toutes mes forces, « Clac ! » Elle ne bouge pas d'un iota. Je fais le tour du local pour vérifier s'il n'y aurait pas une fenêtre ou une porte, je déplace les disques entassés près du mur pour voir s'il y a un passage mais l'espace est complètement clos, aucune issue.

Je remarque soudain la petite fente entre la porte et le chambranle. « Si j'arrivais à glisser quelque chose dans cette fente, je pourrais faire sauter le loquet. » Tout ce dont je dispose dans le local ce sont des disques, j'en sors un qui a l'air solide et le glisse dans la fente. Il est en place. Je tiens le disque de la main droite et pousse de toutes mes forces. Je sens la douleur au creux de ma paume, j'enlève ma chemise, la passe autour de mon poing et pousse de nouveau le disque, la serrure semble légèrement courbée.

Cette fois, je pousse de tout mon corps, j'essaie dix, trente, quarante fois, toujours en vain ; il a peut-être bloqué le battant avec une barre. Je tente de me rappeler le bruit qu'a fait la porte quand il l'a fermée hier mais aucun détail ne me revient, mon attention était focalisée sur les vinyles. Je casse un disque et introduis un morceau pointu dans la fente, je le manipule doucement de haut en bas mais impossible d'ouvrir cette porte. Au plafond, je peux distinguer un néon, un tuyau

de canalisation et un ventilateur. Si je démontais le ventilateur, je trouverais peut-être un passage ? Encore faudrait-il me hisser à sa hauteur, il doit être à au moins cinq mètres du sol... Je me rassois dans mon fauteuil.

Du calme ! Je me rassure tant bien que mal. À moins qu'il ne soit fou, il ne peut me laisser enfermé ici. Il veut sans doute m'impressionner, je n'ai qu'à attendre patiemment. Mais jusqu'à quand ? J'ai faim ! Je regarde autour du matériel audio, il n'y a rien à manger, tout ce que je trouve c'est une bouteille d'eau à moitié vide, j'en bois le contenu d'une traite, cela me redonne quelques forces. Je sors mon mobile pour vérifier de nouveau s'il y a du réseau, je le colle contre le mur mais cela ne sert à rien. Je n'ai pas sommeil pourtant il faudrait que je dorme un peu, à mon réveil tout sera rentré dans l'ordre. Je tire le fauteuil sous l'interphone et ferme les yeux, mais impossible de m'endormir, je sens l'air frais. Je me couvre avec des pochettes de disques mais cela n'est pas très efficace, une odeur de gaz me pique le nez, elle est de plus en plus forte, cela fait plus de seize heures que je suis fermé dans ce local.

« Il faut que j'écoute de la musique. » Je mets un disque de jazz, une musique gaie n'est pas adaptée à la situation. Faute de mieux, cela me calme, le son du saxophone et du piano emplissent agréablement la pièce.

Le néon éclaire comme le soleil en plein jour, ça m'empêche de trouver le sommeil, je l'éteins mais finalement je me sens plus à l'aise en laissant la lumière allumée. Sans montre, je n'aurais jamais pu savoir si c'était le jour ou la nuit, je passe le temps en écoutant de la musique. « Combien de temps faudrait-il pour écouter tous ces disques ? Rester enfermé ici ne serait pas si mal s'il y avait à manger. » Il est de nouveau neuf heures du soir, toujours pas de tonalité dans l'interphone. Avachi dans le fauteuil, le regard vide, je fixe le plafond ; dans

cette vaste pièce, les piles de vinyles forment des murs. J'ai passé une vingtaine de disques, certains m'ont plu, d'autres moins. La musique entre dans mon corps par une oreille et sort par l'autre, emportant avec elle mon énergie, au fur et à mesure j'ai la sensation de ne plus être moi-même.

Le lendemain, je n'ai plus la force de marcher jusqu'à la platine, le dernier morceau écouté résonne dans le sous-sol. Dans cet espace vide, l'écho de la chanteuse semble infini, mon esprit est totalement exsangue, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tout au plus je me suis assoupi une heure ou deux. J'ai des picotements au cœur. « Que fait Koala ? Me cherche-t-il ? Est-il en pleine répétition pour la fête de fin d'année ? » Ces questions flottent dans ma tête telles de la fumée, toutes sortes de pensées me viennent sans cesse à l'esprit. Dans l'après-midi, l'écho de la chanteuse finit par disparaître, il ne reste que les résidus d'un bourdonnement dans mes oreilles, je n'ai aucun moyen de savoir de quoi il s'agit.

Au bout de trois jours, je suis dans un curieux état de narcose. Quand je ferme les yeux, je vois d'étranges objets voler devant moi ; pendant un instant j'ai peur de mourir là. C'est alors qu'il me semble entendre de la musique, quelqu'un a mis un disque sur la platine. Mais qui ? Je suis seul ici. J'entends des pas. D'abord au loin, ils se rapprochent peu à peu. « Boum boum ! » Quelqu'un frappe à la porte ; le bruit secoue ma tête et j'aperçois un visage qui disparaît aussitôt.

J'ouvre les yeux. Je suis allongé dans un lit d'hôpital. Je vois une poche de perfusion et Koala qui me sourit. Je voudrais parler mais je ne sais pas par où commencer.

— Te voilà enfin réveillé !

Balbutiant, je lui demande ce qu'il s'est passé. Il sait seulement que j'ai été retrouvé inconscient dans un sous-sol.

Trois jours plus tard, je suis convoqué au commissariat. Un policier m'interroge, il veut savoir ce qui m'est arrivé, je lui retourne la question. Il me montre une feuille qu'il sort de son classeur, c'est un avis de recherche. Sous le portrait du type, pas vraiment récent, sont listés des chefs d'accusation : production illégale de disques, escroquerie, etc. J'en déduis qu'il gravait des albums en compilant les vinyles de son local, la richesse de sa collection suffit à imaginer l'ampleur de son trafic. C'est en enquêtant sur le site internet de cet homme que la police a découvert l'existence du local, et c'est lors de la perquisition que les policiers m'ont trouvé évanoui dans le fauteuil. J'explique au policier comment je me suis retrouvé là-bas dans cet état mais ce n'est pas évident à comprendre. « Il m'a dit qu'il détestait les DJ. » Qui pourrait comprendre ? Je parviens malgré tout à le convaincre que je n'ai aucun lien avec cet homme. Pourquoi moi ? J'aimerais le demander au policier, mais à son tour il pourrait me retourner la question. L'homme est toujours en cavale, la police a saisi le matériel pour graver les CD, mais l'homme a disparu.

J'ai arrêté de travailler au magasin de disques. Physiquement et psychologiquement, je ne présente aucune séquelle grave mais je ne suis pas dans mon état normal. Parfois j'entends résonner une musique étrange et j'ai des sueurs froides aussitôt que je monte dans un ascenseur. J'ai également arrêté les cours à l'institut de DJ. N'ayant pu participer à la fête de fin d'année je n'ai pu obtenir mon certificat. D'ailleurs, même si l'institut me l'avait donné, je n'aurais pas eu le cœur à l'accepter. Pendant la fête j'étais à l'hôpital. Heureusement pour lui, Koala s'en est sorti de main de maître. « Au son de mes deux platines et de la table de mixage, le public

était au bord de l'évanouissement ! » Il a ajouté que si la police ne m'avait pas retrouvé, il n'aurait pas participé à la fête. À sa place j'en aurais fait autant.

Suite à sa prestation, Koala était devenu un DJ très courtisé. Plusieurs clubs lui avaient proposé des scènes, à force de se produire, il avait même développé le syndrome du canal carpien, maladie fréquente chez les DJ. D'autres voulaient produire ses albums. Il me confia qu'il aimerait travailler avec moi, mais ce n'était pas dans mes projets. Un jour, lors d'une représentation à l'institut de DJ, il me fit monter sur scène. « Voici mon mentor, un grand DJ ! » Il m'invita à prendre les commandes, mais quelque chose me retenait. Voir tourner les platines me donnait la nausée, je me suis contenté de saluer le public et suis aussitôt descendu de la scène. Ce soir-là, Koala a déployé tout son talent pour galvaniser la foule, il avait gagné en rapidité au maniement des platines, il les maîtrisait parfaitement et composait des rythmes complexes. Devant les élèves, il a même parodié le rap du directeur :

— Tu crois qu'un DJ est comme un moulin, une machine ? Boum-badaboum-boum-boum-badabada-boum ! Sans rythme, ni énigme, sans valeur, ni bonheur, viens-tu moudre la farine ce soir ? Boum-boum boum-boum. Tu fais tourner les disques, tu te prends pour un DJ ? Stop ! Si tu ne braves pas les interdits, tu n'es pas DJ ! Mixe deux morceaux ! Pas comme ça, mixe-les bien. Rentre vite chez toi, tu n'as plus qu'à battre tes cartes, mélange-les !

Son imitation très juste de la voix et des intonations du directeur rendait la foule hilare. J'ai ri aussi. Pendant un court instant, je l'ai envié.

Mon plus grand problème ce sont les insomnies. Quand je ferme les yeux, je vois un néon gigantesque tomber sur moi, j'entends des pas. J'ai déménagé tous mes vinyles à la salle de répétition de Koala, un seul coup d'œil sur des disques me rappelle immédiatement

le local en sous-sol. Quand je suis allongé sur mon lit et que je regarde le plafond, j'entends la voix de l'homme : « Je te laisse encore une heure pour arriver à six cents disques. » Cette phrase me hante régulièrement, je voudrais couvrir ces paroles avec un morceau de musique mais il n'en reste aucun dans mon cerveau.

Six mois plus tard, je reçois un coup de fil de la police. L'homme a été arrêté. Malgré une certaine hésitation, je décide d'aller au commissariat. J'arrive en plein milieu de l'interrogatoire, je l'observe derrière une vitre sans tain.

— Reconnaissez-vous votre implication dans cette affaire de production illégale de disques ?

— Illégale ? Mon seul crime est d'avoir voulu propager la bonne musique dans le monde !

— Mais vous avez gagné de l'argent avec des CD...

— Je les ai vendus à leur juste valeur. Il faut de l'argent pour faire de la bonne musique.

— Quand vous parlez de « bonne musique », qu'entendez-vous au juste ?

— La musique de l'âme. Le monde regorge de musique médiocre.

— Mais pourquoi avez-vous enfermé cette personne ?

— Qui ?

— Vous ne vous souvenez pas ?

— De quoi parlez-vous ?

Il semble avoir tout oublié, je peux lire dans ses yeux qu'il ne sait rien. Je n'ai qu'une envie : partir.

Je me rends à la salle de répétition de Koala, mais il n'est pas là. Il est sans doute à une soirée ou dans un club, c'est vendredi soir. Il a rangé et classé dans un coin les quatre-vingt treize disques achetés à l'homme, il considère ces albums comme les trésors à l'origine de sa célébrité. Accroupi, je regarde les disques un par un. En quoi ces musiques seraient-elles uniques ? Sortent-

elles de nulle part ? Je ne pense pas. Rien n'est créé à partir de rien ; une personne, influencée par une autre personne influencée par une autre, elle-même influencée par une autre, peint son propre tableau par-dessus d'innombrables esquisses, puis ce tableau devient à son tour une esquisse pour une autre personne. Nous sommes tous unis par une multitude de liens invisibles, nous sommes tous en quelque sorte un peu DJ, moi, Koala, l'homme, n'importe qui, tous. Tandis que je regarde les disques, l'envie de prendre ma revanche monte subitement en moi ; je dois devenir DJ et lui offrir un album à mon nom, j'ai hâte de voir la tête qu'il fera quand il aura mon disque entre les mains. Je choisis deux vinyles, je les pose sur les platines. J'allume et monte le volume, j'ai un peu le vertige mais c'est supportable. Grâce à la table de mixage, je fusionne les deux morceaux. Comme sur le dessin que j'ai offert à Koala, O__O, je relie les deux rythmes.

Les sons d'abord discordants finissent par s'unir sous mes doigts. Jaillissant des enceintes et du casque, la musique emplit la salle. Je n'avais pas eu cette sensation depuis longtemps, mon cœur bat la chamade, ce rythme c'est bien moi. Je suis DJ !









Chez le même éditeur

KIM Ae-ran

Cours papa, cours !

- À paraître -

Kim Ae-ran

Ma vie dans la supérette

Kim Jung-hyuk

Bus errant

Eun Hee-kyung

L'héritage



L'ouvrage a été imprimé par l'Imprimerie
Horizon à Gemenos-13.

N° d'impression : 1208-020

ISBN : 978-2-36727-001-2

Dépôt Légal : Octobre 2012

Imprimé en France

Diffusion-Distribution

Le Seuil-Volumen



